



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

28^e année, 1860

Paris, Diderot, Rue de la Harpe, 100, au Palais de la Harpe

N^o XII

Amsterdam, Diderot, Rue de la Harpe, 100, au Palais de la Harpe

LES DEUX CROMWELL

Explication de l'Énigme Historique de Novembre.

Jamais prince ne fut plus favorisé des dons de Dieu et de la nature que Henri VIII, ce roi qui a laissé une mémoire si triste et si honteuse. Possesseur incontestable et légitime de la couronne d'Angleterre, réunissant en sa personne les droits des deux Roses, beau, spirituel, brave, savant; auteur docte d'un livre qui, de nos jours, a été réimprimé avec succès; allié, par son mariage avec Catherine d'Aragon, à l'Espagne, si puissante alors, rival heureux de François I^{er}, Henri n'avait que deux ennemis par lesquels pût être menacé son honneur en cette vie, son salut dans l'autre : — la force de ses passions et la docilité de ses courtisans. — Cette docilité fut grande, elle n'a peut-être de rivale dans l'histoire que l'aplatissement de la cour des derniers empereurs romains. La guerre des deux Roses, où les plus grands seigneurs d'Angleterre s'étaient habitués à passer d'un camp à l'autre, fidèles caudataires de la victoire, et pendant laquelle la trahison, le meurtre, souillèrent les noms les plus illustres, avait probablement affaibli le sens moral des générations suivantes. Les affidés de Henri VIII virent passer sans sourciller six femmes sur le trône, deux sur l'échafaud; et, dévots catholiques, alors que le roi prenait le titre de *Défenseur de la foi*, ils furent plus encore dévots anglicans, alors que Henri s'institua pape de sa religion, et souverain définitif des questions de croyance. Quelques hommes, tels que Thomas Morus, le saint-évêque Fisher, le généreux John Houghton, ressortent au milieu de cet abaissement universel des caractères; mais ces têtes, qui n'avaient pas fléchi devant l'idole, tombèrent sous le glaive du bourreau.

Thomas Cromwell fut un des plus dociles partisans des volontés royales; il fut un de ces fléaux que Dieu envoie aux monarques qui ont mérité leur perte. Né dans une condition obscure, il fut placé auprès du cardinal Wolsey, qui le chargea de quelques affaires difficiles; peu à peu il se poussa à la cour, et Henri VIII, dont il servit basement les passions criminelles et les fureurs théologiques, le nomma successivement conseiller privé, chancelier de l'échiquier, secrétaire d'État, garde des sceaux, vicair général et vice-régent du royaume pour les affaires ecclésiastiques. Cette dernière dignité livrait aux mains avides de Cromwell les biens des monastères, ces biens amassés durant les siècles de foi pour aider les pauvres et servir au culte divin. « Depuis le commencement du monde, dit Cobbett, écrivain » protestant, on ne vit probablement jamais un pa-

» reil pillage. Les satellites de Cromwell enfoncèrent » les portes des couvents, démolirent les autels pour » en arracher l'or et les diamants qui les ornaient, » pillèrent les cellules des moines et des religieuses, » et poussèrent le vandalisme jusqu'à arracher les » couvertures des livres enrichies de métaux précieux. Des bibliothèques entières, que pendant » des siècles l'amour des sciences s'était plu à former » à grand frais, furent alors dispersées et jetées au » vent. Ils s'emparèrent, en outre, de tout l'argent » monnayé qui se trouvait dans les couvents. »

Tels furent les exploits de Cromwell contre les catholiques. Non content de les dépouiller, il en fit mourir un grand nombre avec une cruauté aussi lâche qu'empportée, et il persécuta la plus noble d'entre les catholiques fidèles, Marie Tudor, fille légitime et jadis bien-aimée de Henri VIII. Cromwell la contraignit à signer un acte par lequel elle déclarait le mariage de sa mère illégal et, par conséquent, sa naissance, à elle, entachée d'illégitimité, et, pour arriver à ce résultat, il accabla cette jeune et infortunée princesse, orpheline, avec un père vivant, d'expressions dures et injurieuses, allant jusqu'à lui dire qu'elle s'était rendue indigne de vivre dans la société des chrétiens. (Lingard.)

Jane Seymour, troisième femme de Henri, était morte en donnant le jour à un fils; Cromwell engagea son maître à épouser Anne de Clèves, et il lui fit voir un portrait, peint par Holbein, qui représentait cette princesse sous les traits les plus charmants. La réalité ne répondit pas à l'image; Anne était dépourvue de grâce et de beauté, et son brutal époux la répudia après quelques semaines de mariage; débarrassé, à la faveur des lois qu'il s'était faites, de l'épouse, il voulut cependant se venger du malencontreux ambassadeur. Le parlement fit le procès de Cromwell et, comme hérétique et ennemi de l'État, le condamna à perdre la tête. Ce malheureux périt l'an 1540, en affirmant qu'il mourait dans la foi catholique.

Olivier Cromwell naquit dans la ville de Huntingdon, d'une famille honnête de la bourgeoisie; dans sa jeunesse, il hésita s'il se ferait prêtre ou soldat: il fut l'un et l'autre. Son esprit aventureux le poussait aux expéditions lointaines, il voulut s'embarquer pour la Virginie: un ordre de Charles I^{er} retint le vaisseau dans le port et empêcha le départ de celui qui devait le renverser du trône. Découragé de ce côté-là, il fit une campagne dans l'armée du prince

d'Orange, et servit contre la France au siège de la Rochelle; quand la paix fut faite, il vint à Paris. Un ami le présenta au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant : — Il me plaît beaucoup, et, si sa physionomie ne me trompe, un jour il sera un grand homme.

Revenu en Angleterre, après de vaines démarches pour entrer dans l'épiscopat anglican, il s'attacha au service du parlement qu'il servit contre Charles I^{er}. Déjà ce monarque infortuné était en guerre avec une partie de son peuple, mais, dès ce moment, sa perte fut certaine, car il avait en face de lui le plus audacieux et le plus intelligent de ses ennemis. Cromwell maniait également l'épée et la plume; il écrivit, en un style obscur, précieux, semé de sombres images empruntées à la Bible, des pamphlets dans lesquels il appliquait au roi d'Angleterre tout ce que les prophètes ont dit des crimes d'Achab. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une profonde fermentation. On ne parlait que de perdre Babylone, d'anéantir le papisme et le pape, et de rétablir le vrai culte en Israël. Cromwell acquit une influence immense sur l'armée et sur une partie de la nation. Quoiqu'il ne fût pas sans lettres, il abandonna à la fureur de la soldatesque les magnifiques universités d'Oxford et de Cambridge; les professeurs furent chassés à coups de bâton, les bibliothèques précieuses livrées au feu, les statues des rois mutilées, et les salles gothiques, ornées avec splendeur, converties en écuries. Ces exécutions à la vandale rendirent Cromwell infiniment cher à la secte des puritains. Dès que la ville d'Oxford fut prise, il fit prononcer par le parlement, qu'il tenait à sa merci, la déchéance de Charles I^{er}, et lui-même fut proclamé généralissime. Il entra triomphant dans Londres; les ministres des diverses communions prêchaient des panégyriques en son honneur, le proclamant l'ange tutélaire des Anglais et le glaive exterminateur de leurs ennemis.

Charles I^{er} eut la tête tranchée en 1649; Cromwell fit constituer l'Angleterre en république, gouvernée par un conseil d'Etat à la tête duquel il se trouvait. Le parlement voulut à deux fois lui ôter l'autorité; mais, fort de l'enthousiasme qu'il inspirait aux uns, de la terreur que son nom causait aux autres, Cromwell résista fortement et se fit enfin nommer lord Protecteur, concentrant en ses mains la souveraineté royale sous un titre plus modeste. La chambre des communes voulut résister à cette usurpation, il s'y rendit, et dit fièrement : — J'ai appris, Messieurs, que vous aviez résolu de m'ôter les lettres de Protecteur. Les voici, dit-il, en les jetant sur la table, je serai bien aise de voir s'il se trouve quelqu'un parmi vous d'assez hardi pour les prendre!

Quelques membres lui reprochèrent sa fourberie, il répondit : — Le Seigneur n'a plus besoin de vous, il a choisi d'autres instruments pour accomplir son œuvre! Ensuite, se tournant vers les officiers et les soldats : — Qu'on chasse, leur dit-il, les membres du parlement, qu'on me débarrasse de toute cette marotte! Quand ils furent tous sortis, il prit la clef, la mit dans sa poche, et se trouva, grâce à son audace, maître plus absolu que l'avaient été les rois d'Angleterre, depuis le Conquérant. Il était craint au dedans, respecté au dehors. La Hollande dut subir un traité onéreux; l'Espagne lui céda la Jamaïque, restée attachée à l'Angleterre; la France fut obligée de faire alliance avec lui; le Portugal subit les conditions qu'il voulut lui imposer. — Je veux, dit-il, qu'on respecte la république anglaise comme on respectait jadis la république romaine. Ses projets étaient immenses, et avaient la gloire de son pays pour objet; mais la mort l'arrêta à l'âge de cinquante-neuf ans. Son corps, embaumé, fut déposé dans le tombeau des rois, mais Charles II le fit exhumer et jeter en terre au pied du gibet.

Bossuet, de sa plume d'aigle, a peint le caractère de Cromwell. « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable et dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil ou par prévoyance, d'ailleurs, si vigilant et si prêt à tout qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui a présentées... »

On peut ajouter que Cromwell couvrit des qualités et du génie d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur, mais à quelque degré d'élévation qu'il fût parvenu, le repos n'habitait pas avec lui. Les remords vengeurs, les craintes, les soupçons lui faisaient un enfer semblable à celui qu'Oreste et Pygmalion traînaient avec eux. Une seule personne au monde lui était chère, et le consolait dans ses sombres soucis : c'était sa fille, lady Ireton. Son fils, Richard Cromwell, eut le titre de Protecteur après lui. Homme d'un caractère humain et modéré, il ne voulut pas régner au prix des crimes qui lui eussent été nécessaires pour conserver le pouvoir. Il se démit du gouvernement, et vécut heureux en paisible particulier. On rapporte qu'un jour il eut la curiosité de voir une séance du nouveau parlement; quelqu'un qui ne le connaissait pas lui ayant demandé s'il avait jamais rien vu de semblable : « Jamais, dit-il en montrant le trône, grâce au ciel, depuis que je ne m'assieds plus dans ce fauteuil. »

La famille de Cromwell est éteinte.



BIBLIOGRAPHIE

SAINT VINCENT DE PAUL

Sa vie, son temps, ses œuvres, son influence.

Par M. l'abbé MAYNARD (1).

— 69 —

Trois mois à peine écoulés, on célébrait par toute la France le second anniversaire séculaire de la mort de saint Vincent de Paul, et l'empressement des fidèles montrait assez quelle trace profonde a laissée sur le sol de France cet homme si petit à ses propres yeux. Rien ne fut plus humble que les commencements de Vincent de Paul, rien ne fut plus humble que son cœur, rien ne fut plus grand, plus magnanime que ses entreprises, marquées au double sceau du génie et de la charité. Des rois n'auraient pu faire ce que fit ce pauvre prêtre, qui n'avait d'autres ressources que sa confiance en Dieu et sa compassion pour ses semblables : on le vit évangéliser les pauvres et répandre jusqu'en Orient, par les compagnons de son apostolat, la semence divine ; consoler, dans les bagnes de Tunis et d'Alger, les malheureux captifs chrétiens ; évangéliser dans les bagnes de France les coupables que la société rejetait de son sein ; secourir les malades des hôpitaux, recueillir les orphelins et les vieillards ; édifier et réformer le clergé, nourrir des provinces entières dévastées par la guerre, et fonder, comme des héritiers de son zèle, des Elisées possédant le manteau d'Elie, les Filles de la Charité et les prêtres de Saint-Lazare. Ces labeurs gigantesques auraient suffi à remplir plusieurs vies ; Vincent de Paul les conçut seul, les accomplit avec les disciples qu'il s'était formés, et dont la direction, à elle seule, était un grand et assujétissant travail.

Le plan de la vie de saint Vincent de Paul est simple : à mesure qu'il a connu les misères sociales, sa puissante intelligence et son grand cœur se sont mis à l'œuvre pour les soulager. Esclave à Alger, il fonde quelques années plus tard la mission des Etats barbaresques, qui a donné des martyrs à l'Eglise, et à la France des serviteurs si fidèles ; pauvre curé de campagne, il crée une compagnie de prêtres destinés à parcourir les villages, et à prêcher l'Evangile aux plus délaissés ; aumônier des galères, il donne naissance à une mission permanente dans ces lieux désolés ; à Paris, au sein des plus grandes calamités temporelles et spirituelles, il institue les Dames de charité qui visitent les pauvres malades, et recueillent les enfants trouvés ; il adopte les vieillards, il lègue aux misères des âges futurs les sœurs de cha-

rité, il nourrit la Lorraine, la Champagne, la Picardie affamées et ravagées par la guerre ; il ouvre des séminaires et des retraites aux ordinaires ; il anime de son zèle tous ceux qui l'approchent, reine, ministres, prélats, grandes dames, gens de robe et d'épée. Il meurt consumé de travaux, mais immortel dans ses œuvres et dans ses enfants. Cette noble vie a été souvent racontée, mais jamais avec le développement, la méthode et l'élégance que nous remarquons dans l'ouvrage de M. Maynard ; aux travaux de ses prédécesseurs, Collet et Abelly, il a ajouté des recherches énormes faites dans les archives de l'empire, et dans la volumineuse correspondance de saint Vincent, que les Lazaristes conservent avec un soin religieux ; il a suivi jusqu'à nos jours chacune des œuvres fondées par le saint, montrant ainsi quelle fécondité admirable avaient eue les pensées de cet homme apostolique.

Un intérêt extrême s'attache à ces détails aussi bien qu'à tous ceux que la tradition nous donne sur le caractère, les habitudes et les vertus de Vincent de Paul, et que M. Maynard a recueillis avec respect, aussi bien qu'au tableau de l'influence que le saint prêtre exerça sur ses contemporains. Ce triple point de vue — les œuvres — l'âme dont elles étaient émanées, — le rayonnement de cette âme autour d'elle donnent un vif attrait à l'ouvrage que nous annonçons, et qui est le plus grand et le plus complet monument que l'on ait érigé à la mémoire de Vincent de Paul.

Il nous est impossible d'analyser, pour nos lectrices, ce volumineux travail ; on sait, d'ailleurs, que plus le livre est bon, plus les extraits sont difficiles. Mais nous adressant aux femmes et aux jeunes filles, nous pensons les intéresser davantage en choisissant surtout ce qui regarde les coopératrices des œuvres de saint Vincent de Paul. Le dix-septième siècle fut l'âge d'or de la femme chrétienne ; on voit sa main dans toutes les entreprises de zèle, de charité, de religion, qui ont signalé cette époque merveilleuse et féconde, et jamais les vertus et l'intelligence du *séxe pieux* n'ont jeté un éclat plus vif. Vincent de Paul avait pour aides de camp une multitude de femmes, dont les noms sont allés à la postérité, qui comprenaient ses pensées, adoptaient ses vues, embrassaient avec ardeur les œuvres qu'il désignait à leur zèle, et qui, sous son inspiration, consacrèrent à Dieu, dans les pauvres, fortune, temps, jeunesse, tout ce que la beauté avait d'aimable, tout ce que la grandeur du monde avait d'imposant. Voyons-les, ces dames de charité, à l'Hôtel-Dieu, au milieu des malades et du danger des plus terribles contagions :

« Elles se rendaient ordinairement à l'Hôtel-Dieu à une heure, et y restaient jusqu'à quatre heures. Après une visite au Saint-Sacrement, elles passaient dans une chambre où les religieuses les recevaient

(1) Chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères. Quatre beaux volumes in-folio, avec portraits et *fac simile*, prix : Paris, 28 fr. ; par la poste, 30 fr. 70.

d'un tablier blanc. Chacune prenait alors les dons et les armes de la charité, celle-ci un bassin de fruits, celle-là un plat de gelée, une autre des confitures, et, la fourchette ou la cuiller à la main, elles se partageaient les salles, accompagnées des Filles de la Charité, et passant d'un lit à l'autre, présentaient à chaque malade ce qu'il désirait. Si quelqu'un était tellement faible qu'il ne pût prendre lui-même la nourriture, elle la lui mettait dans la bouche après y avoir fait une bénédiction. Ainsi ces femmes de la première noblesse servaient les pauvres avec la tendresse d'une mère pour son fils, ou mieux, avec la religion des saintes femmes pour Notre-Seigneur lui-même. La distribution achevée, elles allaient quitter leurs tabliers, costume et livrée de la charité, et, retournant devant le Saint-Sacrement, elles remerciaient Dieu de l'honneur et de la grâce qu'il leur avait faite de se laisser servir par elles dans la personne des pauvres, et elles priaient pour leur santé et leur salut.

» Dire combien le spectacle de femmes de cette condition assistant les pauvres avec une humilité de servantes, et avec une tendresse et une grâce dont celles-ci eussent été incapables, charma le peuple et la noblesse; ce qu'il produisit en aumônes, en prosélytisme, en conversions, serait chose impossible. Dieu seul connaît le nombre des malades qui, touchés d'abord de reconnaissance pour les services rendus à leur infirmité, furent ramenés ensuite à la religion qui les avait inspirés, et passèrent à une vie ou à une mort chrétienne... La charité des dames, les bénédictions dont Dieu les récompensait, mirent l'Hôtel-Dieu en telle estime, que de riches bourgeois demandaient à y être admis dans leurs maladies, en payant largement leur dépense, à la seule condition d'y être traités comme les pauvres. »

On ne saurait énumérer les œuvres charitables que Vincent de Paul entreprit avec le concours des Dames. Ainsi, mademoiselle de Lamoignon avait chez elle tout un bazar au service ou au profit des pauvres. Ceux qu'elle ne pouvait visiter ou secourir elle-même, elle les atteignait par ses aumônes dans toutes les provinces affligées de la France, et jusqu'en Pologne, en Barbarie et au Canada. Lors de l'établissement de l'Hôpital général, elle alla trouver madame de Bullion, sa parente, veuve du surintendant des finances, et elle en reçut plusieurs fois jusqu'à 80,000 écus qui contribuèrent au succès de l'entreprise. Dans les temps de détresse et de misère, elle frappait à toutes les portes. Alors, mais alors seulement, la cour recevait la visite intéressée de la charité. Elle écrivait en Languedoc au prince et à la princesse de Conti, et, à défaut de sa cassette épuisée, la pieuse Anne-Marie Martinozzi lui envoyait pour ses pauvres, en lui recommandant le silence, une parure de 50,000 écus que Louis XIV achetait — un roi seul pouvant payer alors un objet si précieux — en respectant son secret. Du reste, quatre fois par an, Louis XIV lui envoyait de l'argent, et ne souffrait jamais qu'elle lui rendit aucun compte. Il lui écrivait de ses campagnes, uniquement pour se recommander à ses prières. Quand elle mourut, le 14 avril 1687, on calcula qu'elle avait distribué plus de 500,000 livres d'aumônes.

« Telles étaient les élèves de Vincent de Paul et les ministres de sa charité. Oui, les élèves, car elles

avaient été évidemment formées à l'école de ses assemblées. Les discours du saint prêtre enflammaient son pieux auditoire. Un jour, la présidente de Lamoignon, se tournant vers la duchesse de Mantoue : — Eh bien, madame, ne pouvons-nous pas dire, à l'imitation des disciples d'Emmaüs, que nos cœurs ressentaient les ardeurs de l'amour de Dieu pendant que M. Vincent nous parlait ?

» Quelquefois, cependant, par humilité, il se taisait dans les assemblées des Dames comme dans les conférences ecclésiastiques, ou laissait l'avis qu'il avait ouvert, pour suivre le sentiment de celles qui opinèrent après lui. Une d'elles s'en aperçut et lui en fit un doux reproche : — Pourquoi, lui dit-elle, ne pas tenir davantage à vos avis, qui sont toujours les meilleurs ? — A Dieu ne plaise, madame, répondit-il, que mes chétives pensées prévalent sur celles des autres ! je suis bien aise que Dieu fasse ses affaires sans moi, qui ne suis qu'un misérable. »

Ce fut surtout pour les enfants trouvés et pour les provinces de France, affamées et désolées par la guerre, que Vincent invoqua et pressa le zèle de ses coopératrices. On connaît l'admirable discours, sorti du fond des entrailles du saint prêtre, qu'il adressa aux Dames en faveur de ces malheureux orphelins. Des Dames, et parmi elles, on comptait Anne d'Au-triche, il obtint les fonds nécessaires, et des Filles de la charité les soins indispensables aux enfants abandonnés. « Oh mes sœurs ! leur disait-il un jour, vous devez craindre par-dessus toutes choses de rien faire et de rien dire, en présence de ces pauvres petits enfants, qui les puisse scandaliser ; et si mademoiselle Legras avait des anges, il faudrait qu'elle les donnât pour servir ces innocents. Car telle sera la tante, c'est ainsi qu'ils vous appellent, tels seront les enfants. »

La désolation d'une partie du royaume, causée en Lorraine par l'invasion des Suédois, en Picardie et en Champagne par les guerres de la Fronde et le passage continu des armées, blessèrent Vincent dans tous ses sentiments de chrétien et de Français. Les malheurs publics devinrent le souci de ses jours et de ses nuits ; il n'épargna rien, ni les prières ni les représentations, à Richelieu, et plus tard à la reine et à Mazarin, ni les mortifications pour fléchir la colère céleste, ni le labeur le plus actif et le plus intelligent pour venir en aide à ces populations malheureuses. On conçoit à peine qu'un homme, déjà surchargé de travaux, ait pu accomplir une œuvre si difficile. Pour donner une idée des misères qu'il soulagea, citons cette description d'un contemporain, don Cassien Bidot : « La misère continue à être si extrême (en Lorraine) par la nécessité des vivres, que plusieurs sont morts de male foi. Les carnages et les bêtes mortes sont recueillis des pauvres gens comme de bonne viande. Ce qui augmente les calamités, c'est l'extrême froid qu'il a fait, qui en a fait mourir un grand nombre. Partie des pauvres villageois s'étant retirés aux bois, les autres demeurant dans leurs cabanes toutes ruinées, destituées de bois, sont périés. En sorte que l'on trouve des villages qui étaient peuplés comme de petites villes, tout déserts, sans être habités que de peu de gens si hâves et si desséchés, qu'on les prendrait pour des squelettes. » En effet, la plupart des villages ne comp-taient plus que quelques familles ; beaucoup étaient

entièrement abandonnés, et ils ont fini par disparaître. Plusieurs aujourd'hui ne sont représentés que par une ferme, un moulin, et de beaucoup il ne reste que le nom. On disait que la Lorraine avait seule égalé la désolation de Jérusalem.

« C'est au milieu de ces armées, de cette peste et de cette famine, de ces crimes et de ces malheurs, de ces morts et de ces mourants, que saint Vincent de Paul se jeta avec la seule charité... Comme toujours, il s'adressa aux Dames de son assemblée, excita leur pitié par la peinture qu'il savait si bien faire des maux qu'il voulait guérir, et quand il leur eut soufflé son esprit, il les mit en mouvement à la recherche des trésors de la charité. Les missionnaires de Saint-Lazare se chargèrent de porter les aumônes : vingt-cinq villes, un nombre infini de bourgs et de villages furent sauvés des dernières extrémités. On recueillit les malades perdus dans les bois, ou délaissés sur les places publiques, on leur procura remèdes et secours ; on nourrit une multitude d'affamés ; on vêtit la nudité non-seulement du pauvre peuple, mais de la noblesse, du clergé, des religieux et des religieuses confondus dans la même misère.

» Tout cela se fit avec cet ordre et cette économie que Vincent portait en tout. Les distributeurs d'aumônes avaient leurs instructions. Ils ne devaient pas se rendre importuns auprès des bienfaiteurs, mais leur exposer simplement l'état des pauvres, et leur rendre compte de l'emploi de leurs charités et des biens qui en étaient résultés.

Les secours furent organisés sur tous les points de la Lorraine, et non content de la secourir ainsi sur place, Vincent recevait avec le plus tendre intérêt les familles qui avaient cherché un refuge à Paris ; il accueillait et plaçait plus de six cents orphelins qui n'avaient plus ni asile ni famille, et pendant huit ans, il ne cessa d'être l'avocat et le père de cette malheureuse contrée que la politique de Richelieu avait livrée à de nouveaux Barbares. — Secourons cette pauvre noblesse, disait-il, en l'honneur de Jésus-Christ, qui était très-noble et très-pauvre.

Les mêmes prodiges de charité s'accomplirent pour la Picardie et la Champagne, qui furent réduites, pendant la Fronde, à un état de misère incomparable. On se sent ému de douleur et de pitié en lisant, dans M. Maynard, le tableau simple et véridique de ces longues souffrances, et la gloire de Condé s'obscurcit devant l'auréole de Vincent de Paul ; les lauriers teints de sang du prince rebelle pâlisseraient devant les palmes si pures du héros de la charité. Sans se lasser, sans se fatiguer jamais, Vincent nourrit et consolait ces provinces comme il avait nourri et consolé la Lorraine. Voici un léger crayon de la situation des campagnes champenoises : « Toutes les églises profanées, les ornements pillés, les fonts baptismaux rompus, les prêtres ou tués, ou maltraités, ou mis en fuite ; toutes les maisons démolies, les moissons emportées, les terres sans labour et sans semence, la famine et la mortalité presque universelles ; les corps sans sépulture, et exposés à servir de pâture aux loups ; les pauvres qui restent réduits à ramasser, par les champs, du blé ou avoine germé et à demi pourri. Le pain qu'ils font est comme de la boue, et si malsain, que la vie qu'ils mènent est une mort vivante. Ils sont presque tous malades, cachés dans des cabanes toutes découvertes, ou dans des trous

qu'on ne saurait aborder ; couchés, la plupart, à plate terre ou sur de la paille pourrie sans linge ni habits ; leurs visages sont noirs et défigurés, ressemblant plutôt à des fantômes qu'à des hommes ; leur patience est admirable ; quelques-uns bénissent Dieu comme le bon Job sur le fumier. »

» Comment faire face à tant de misères ? — Une assemblée de femmes charitables et un pauvre prêtre, son âme et son guide, n'ayant à opposer à cet ennemi que quelques pauvres prêtres et frères de la mission, remportèrent cependant sur lui plus de victoires que les troupes royales sur les armées coalisées. » Les secours envoyés par Vincent furent immenses et persévérants ; organisés avec une méthode admirable, aucune misère ne resta sans remède ; les missionnaires faisaient, dans les villes et les villages, des distributions journalières de pain et de potage ; ils visitaient les malades, ensevelissaient les morts, nourrissaient les orphelins, rétablissaient le culte dans les églises spoliées, mettaient à l'abri les religieuses dont les couvents avaient été dévastés, et donnaient aux laboureurs des instruments aratoires et des semences pour cultiver leurs champs abandonnés. Ces immenses charités durèrent pendant plusieurs années : il semblait que les anges protecteurs de ces pays infortunés fussent descendus en terre, et qu'invisiblement ils assistassent le saint prêtre qui réparait à lui seul le mal qu'avaient fait les ministres, les guerriers et les rois.

Et celui par qui Dieu avait fait de si grandes choses était le plus humble des hommes. Vincent de Paul ne s'appelait jamais, et de bonne foi, que *ce misérable*, et si les traits de sa charité sont innombrables, ceux de son humilité le sont aussi. En voyant les misères publiques, il disait : — Mes péchés sont cause de tout le mal qui arrive ! Quand, et cela arriva plus d'une fois, quand on l'injurait de paroles et d'action, il prenait un visage riant, et disait à ceux qui l'insultaient : — Je suis un pécheur, — ou bien : — Priez Dieu pour moi ! Un jour, une dame, n'ayant pu obtenir de lui qu'il recommandât son fils, peu digne et peu capable, pour un évêché vacant, lui jeta un escabeau à la tête ; Vincent essuya tranquillement le sang qui inondait son visage, et dit au frère qui l'accompagnait : — N'admirez-vous pas jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils ?

L'humilité lui avait donné le calme et la prudence qui signalèrent toutes ses œuvres. Personne n'a plus fait de bien et ne l'a fait avec moins d'empressement ; il attendait le moment de Dieu et même le moment des hommes, car jamais il ne forçait les esprits. Sa douceur était incomparable, et avait d'autant plus de prix qu'elle était le résultat d'un combat contre une disposition naturellement chagrine et mélancolique ; mais Vincent de Paul avait triomphé de lui-même avant que de guider les autres dans ces mêmes combats. Le caractère du saint ressort des œuvres et des traits de sa vie, quoique M. Maynard n'ait pas cru devoir faire le chapitre particulier *des vertus*, si cher à ceux qui écrivent la biographie des saints, on connaît Vincent de Paul après avoir lu ces quatre volumes ; on a suivi les progrès de sa vertu, on connaît son grand cœur, son sens exquis, la droiture de son jugement, la naïve éloquence de sa parole, et la beauté de son âme si basse à ses propres yeux.

Ce livre restera, car lui aussi est une œuvre sainte

à laquelle, nous l'espérons, saint Vincent de Paul obtiendra cette durée et cette popularité qui se sont attachées à ses propres œuvres. Il peut être lu, consulté, médité tour à tour, et, répondant fidèlement à son titre, décrivant l'influence que l'apôtre de la

charité a exercée sur son temps, nous nous flattons qu'il exercera, lui aussi, une heureuse influence sur notre siècle, qui a tant besoin d'être mené à Dieu par la charité!

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

LES COURONNES.

Il y a loin de l'extrémité de la rue des Postes à la rue Royale-Saint-Honoré. Pendant le trajet, fait à pied, car les omnibus n'existaient pas encore, et j'étais bonne marcheuse, je fus tentée plusieurs fois de revenir sur mes pas, tant la pensée de la visite que j'allais faire m'intimidait.

J'arrive enfin, et je demande au vieux domestique qui est venu m'ouvrir la porte d'annoncer mademoiselle Ulliac, fille du colonel Ulliac. A l'instant je fus introduite. Dire la grâce, la bienveillance avec lesquelles je fus reçue, serait impossible; madame la comtesse douairière de Montalivet, toujours belle et si imposante quand elle le voulait, témoigna un intérêt affectueux pour mes parents. Elle s'informa de notre position, m'encourageant du regard et du sourire; bientôt elle comprit que je ne venais pas en sollicituse auprès d'elle, et lorsque j'osai lui faire hommage de mes quatre volumes, elle se montra plus affable, plus bienveillante encore. J'avais été gauche au commencement de la visite; vers la fin, un peu moins timide, j'osai dire que le vœu de mes parents serait de trouver dans madame de Montalivet, pour leur fille, la noble protection que leur avait accordée jadis feu M. le comte de Montalivet. Par quelques mots aimables, je fus assurée que cette protection me serait accordée. Oh! si les grands savaient combien une douce parole de leur part peut relever le courage et aider à supporter l'adversité, ils en seraient moins avarés; mais pour le savoir il faut être grand par le cœur plus encore que par le rang.

Je revins heureuse et très-fière de l'accueil qui m'avait été fait. Un bonheur comme un malheur n'arrive jamais seul: pendant mon absence madame de Montaut avait envoyé à la maison un petit volume anglais, qu'un libraire me pria de lire et de traduire si je jugeais l'ouvrage bon. Ce volume contenait deux traités de morale: les *lettres de Mistress Esther Chapone à sa nièce* et les *Conseils d'une mère à ses filles*, par Lady Pennington. Ainsi un éditeur venait à moi grâce à l'intermédiaire de bons amis. C'était beaucoup, c'était acquiescer la certitude que je commençais à avoir une certaine réputation en librairie, et c'était

aussi l'espoir fondé de trouver plus facilement à m'occuper.

La lecture de ces deux ouvrages me causa un véritable plaisir; je l'ai dit déjà, le genre du roman me plaisait peu. Tout étourdie, toute folle que je pouvais être alors, j'étais pourtant née moraliste, mais je ne m'en doutais pas, et je cherchais, encore sans pouvoir la trouver, une autre voie que celle que j'avais suivie jusqu'alors. Mon père, par les lectures faites à haute voix, par les récits des cours qu'il fréquentait assidûment, et où je n'avais jamais voulu l'accompagner, développait depuis longtemps en moi les facultés de l'entendement. Grâce à lui, je connaissais les plus grands philosophes de l'antiquité; grâce à lui et à l'important ouvrage de madame de Staël, *De l'Allemagne*, les philosophes plus modernes et le célèbre Kant ne m'étaient pas demeurés inconnus. Je n'aimais pas la métaphysique proprement dite; mais je me passionnais, je m'enthousiasmais pour tout ce qui parle avec clarté des nobles facultés de l'âme, et les hautes pensées trouvaient en mon esprit un écho. Cette semence jetée par mon père ne germa pas encore, mais elle devait porter ses fruits plus tard.

Pauvre bon père! il pleura de joie lorsque je lui lus la traduction des deux traités de morale, et il répéta ce que précédemment il m'avait dit: « Tu feras mieux que des romans! » C'est qu'il avait reconnu çà et là quelque une des pensées qui avaient souvent fait naître entre nous de légères discussions: car cette fois, comme toujours, je me permettais d'imiter plutôt que de traduire mon auteur.

Hélas les conseils si précieux, dont je ne devais sentir tout le prix qu'après les avoir perdus, allaient bientôt me manquer. Le dernier ouvrage pour lequel mon père me prêta son appui fut: *L'Histoire de Petit Jacques et Relation de son voyage à l'île de Madagascar*. Cette île occupait alors toute l'Europe. Au lieu d'imiter Thomas Day, qui conduisit son héros dans une île déserte, j'imaginai de le conduire dans l'île de Madagascar; mais pour cette entreprise téméraire il fallut faire beaucoup de recherches. Mon père me menait à la bibliothèque Sainte-Geneviève, corvée bien pénible pour moi, car peu de femmes fréquentaient alors les Bibliothèques publiques; il demandait, cherchait les livres qui m'étaient nécessaires, et il m'enseignait l'art de remonter de source en source jusqu'à l'auteur que d'autres auteurs avaient copié

(1) La reproduction de cet article est interdite.

depuis. Oh ! quand je pense à ce que je dois à mes parents, je répète avec une conviction pleine de gratitude : *Oui, j'ai tout reçu !*

Et cette belle intelligence commençait à se voiler ! les attaques d'apoplexie se succédaient et complétaient les ravages causés par la campagne de 1812.

Nous avions quitté la rue des Postes pour aller demeurer place de l'Estrapade, dans la maison de M. de R..., chargé d'affaires aux États-Unis. Ce fut seulement après la révolution de 1830 que, mis à la retraite, il vint habiter le premier étage. M. de R... était savant géographe, savant archéologue, et de plus il faisait en vers des contes charmants. Son voisinage eût été fort agréable si l'esprit de moquerie ne lui avait donné un certain air impertinent qui perçait souvent en dépit des manières de *bonhomme* qu'il aimait à affecter. Rarement chez lui la moquerie allait jusqu'au sarcasme. Il n'en était pas de même de sa femme, elle se moquait sans cesse impitoyablement de tout et de tous. Bien des fois, en l'écoutant et en la regardant, je me suis dit : Voilà donc ce que je serais devenue si je ne m'étais pas corrigée de ce vilain défaut qui, dans ma jeunesse, a fait douter de la bonté de mon cœur !

Pour la première fois, j'avais un cabinet de travail, où figurait le grand et vieux bureau noir, muni d'un casier orné de cartons verts, qui avait remplacé depuis longtemps ma petite table à écrire. Des rayons supportaient quelques volumes. Nous avions dû laisser au bon M. Delorme les livres de mon père et les tableaux qu'il avait reçus en dépôt, l'état de nos finances ne nous permettait pas de payer les frais d'emballage et de port. Dans ce cabinet j'ai passé souvent des heures bien douces, malgré les chagrins et les anxiétés dont j'étais accablée. L'étude, le travail détachaient ma pensée de tout ce qui n'était pas étude et travail. La mauvaise santé de ma mère, le triste état de mon père, mes propres souffrances, car je n'étais plus la robuste jeune fille d'autrefois, tout s'effaçait quand l'inspiration me saisissait; mais bientôt je relombais dans tous les embarras, dans tous les soucis de la vie matérielle. Mon père ne prenait plus intérêt à rien et ne s'occupait plus de rien; je devenais insensiblement le chef de la famille. Plus d'aide, plus de conseils pour mes travaux; plus d'appui auprès des libraires; il fallait débattre moi-même mes intérêts avec eux. Si je demandais quelques avis à mon malheureux père, il me répondait par des railleries amères sur ma croyance à la bonne foi d'autrui, et au lieu de cette critique parfois sévère, mais toujours juste, qui m'avait si longtemps éclairée, je ne recueillais que des remarques malgnes et tout à fait décourageantes. Mon vieil ami M. Duval, dont la vue s'était affaiblie, ne pouvait plus lire mes manuscrits. Bien des chagrins avaient attristé son âge mûr. Ses deux filles étaient mariées depuis longtemps; l'une d'elles moins heureuse que sa sœur, avait perdu son mari, ses enfants, et s'était réunie à sa famille, qui habitait l'Arsenal. M. Duval avait été nommé conservateur de cet établissement célèbre. Je ne pouvais visiter que rarement mon vieil ami, et rarement aussi je pouvais aller présenter mes hommages à madame de Montalivet. Ainsi j'apprenais déjà par expérience comment avec les années nous manquent peu à peu les appuis de notre jeunesse; mais j'apprenais en même temps que la Providence aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

Au printemps de l'année 1830, nous fûmes agréablement surpris par une lettre et un envoi sur lesquels nous ne comptions pas. Jadis mon père avait servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Bernadotte, depuis prince de Ponte-Corvo, et plus tard roi de Suède et de Norvège. Là, comme toujours, mon père avait été distingué par le général en chef, et probablement s'il s'était attaché à sa fortune, notre sort eût été tout autre; mais dans ce temps-là mon père comptait avec raison sur un avancement qui lui était bien dû. En 1829, tout fier d'avoir une fille auteur, mon père espéra que son ancien général accueillerait avec bienveillance l'hommage de mes ouvrages : il écrivit donc au roi Charles-Jean, pour demander la permission de les lui adresser. La réponse s'était fait si longtemps attendre, que nous n'espérions plus en recevoir une, lorsque arriva la lettre aussi polie qu'affectueuse que voici :

« Monsieur le colonel Ulliac,

» J'ai reçu, dans le courant de l'été passé, la
» lettre que vous m'avez écrite; mais comme le lieu
» de votre résidence n'était pas marqué, je n'ai pas
» pu y répondre. Maintenant que le comte de Löwen-
» hjelm vient de m'en informer, je suis bien aise de
» pouvoir vous remercier de votre offre obligeante,
» en vous assurant que j'accepte avec plaisir les pro-
» ductions littéraires de mademoiselle votre fille.
» J'ai chargé le comte Lowenhjelm de les recevoir
» et de me les faire parvenir. En attendant, veuillez
» témoigner à mademoiselle Ulliac la satisfaction que
» j'éprouve de son bon souvenir, et croyez, vous-
» même, à la continuation des sentiments avec les-
» quels je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur le colo-
» nel Ulliac, en sa sainte et digne garde, étant

» votre affectionné

» CHARLES-JEAN.

» Stockholm, le 15 janvier 1830. »

Cette bonne lettre était accompagnée d'un joli vase Médicis en porphyre fleuri. Ce jour-là, mon père eut un jour de joie en reconnaissant que son ancien général avait conservé pour lui estime et amitié : de mon côté je n'étais pas peu fière de tenir une petite place dans la pensée du roi de Suède et de Norvège. Avec une coquetterie paternelle furent choisis ceux de mes ouvrages qui parurent à mon père mériter le mieux l'honneur d'être envoyés en Suède. Le joli vase fut placé sur un piédestal et sous verre, avec le nom du donataire et la date de l'envoi.

J'avais eu à peine le temps de faire part à mes amis et connaissances de ma bonne fortune, lorsque survinrent les trois mémorables journées de juillet 1830.

Encore une fois, nous entendîmes la mitraille tomber sur les toits des maisons et le canon gronder dans les rues; mais cette fois, hélas ! c'étaient des Français qui se battaient contre des Français. Nous passâmes par de cruelles anxiétés, car un dépôt de la garde royale occupait la maison contiguë à la nôtre, et le 27 juillet des barils de poudre avaient été amenés à ce dépôt. Le détachement de la garde royale refusait de se rendre, et les assaillants menaçaient de mettre le feu... Je ne m'arrêterai pas à ces souvenirs; la guerre civile est ce qu'il y a de plus affreux au monde. Dès qu'il fut possible de circuler dans les rues, je courus chez madame la comtesse de Monta-

livet; grâce au courage et à l'énergie du noble fils de cette noble femme, les ministres de Charles X avaient échappé au sort qui les attendait; mais par combien d'angoisses le cœur de la mère avait passé! et que d'angoisses encore dans les jours qui suivirent! Nous n'aurions pas pu retenir mon père à la maison, si dans ces terribles moments il avait été en état de marcher. Les fêtes funèbres, puis d'autres fêtes succédèrent aux combats; j'en vis une seule, celle qui eut lieu au Panthéon, et à laquelle assista Don Pédre, empereur du Brésil : c'était beau et grandiose.

Mais cette fois comme toujours, après les grandes crises politiques, le courant des affaires se trouva interrompu et mes espérances d'auteur s'évanouirent. Cependant je ne perdais pas courage, je travaillais, au contraire, avec ardeur à préparer des manuscrits pour le temps où, le nouveau gouvernement étant consolidé, il serait possible de trouver un éditeur.

Depuis des années, une société particulière s'était formée dans le but de propager l'instruction parmi les classes ouvrières. La Société pour l'Instruction élémentaire avait établi des écoles, elle avait ouvert des concours pour la publication d'ouvrages populaires. En 1831, des programmes annoncèrent un concours extraordinaire; il s'agissait de la composition d'un livre de lecture courante destiné aux écoles; ce livre devait contenir le plus d'instruction possible sur diverses sciences, et offrir en même temps l'attrait d'une fable intéressante propre à développer les facultés morales. Quelqu'un me parla de ce concours et m'engagea à y envoyer un ouvrage. On me procura le programme. En le lisant je fus effrayée de tout ce qui était demandé, et je me dis que songer à concourir serait folie. Cependant ma tête travaillait; tout en allant et venant, la fable et la partie morale se présentaient à mon esprit : mais comment oser aborder des sciences que je connaissais à peine de nom? Il fallait parler de géographie, d'économie politique, d'industrie.... je me répétais sans cesse : C'est impossible! c'est impossible! Et pourtant ce sujet me tentait. Combien l'aide de mon père m'aurait été utile. Je lui donnai le programme à lire; il me répondit d'un ton railleur par cet adage latin : *Audaces fortuna juvat* (la fortune favorise les audacieux). Bien des fois déjà il me l'avait répété, mais comme encouragement : cette fois, au contraire, il se moquait de mon impuissance. Je ne la sentais que trop; mais la nécessité était là. Après quatorze années de travaux assidus, j'avais réussi bien difficilement à donner quelque valeur en librairie aux deux pseudonymes de *Dudrézène* et de *Trémadeure*; cette valeur serait doublée, triplée, je le comprenais bien, si je remportais le prix extraordinaire proposé par la Société pour l'Instruction élémentaire. J'allai demander conseil à mon excellent ami, M. Duval; je trouvais la famille réunie. Tout le monde fut d'avis que je devais concourir; M. et madame Duval me dirent à ce sujet des choses encourageantes et flatteuses. Les deux charmantes sœurs, mes amies, Adèle et Malvina, prédirent que je réussais.

« Venez déjeuner avec nous, mon enfant, ajouta M. Duval, chaque fois que vous aurez des notes à prendre à la bibliothèque. Je vous recommanderai à l'un de nos bibliothécaires, il vous fera porter dans mon cabinet les livres dont vous aurez besoin;

et pendant les vacances prochaines, vous enverrez prendre par un commissionnaire tous les ouvrages que vous jugerez vous être nécessaires. Vous n'êtes pas encore d'âge à aller seule aux bibliothèques publiques. »

Je remerciai avec effusion ces excellents amis.

« Par exemple, continua M. Duval, ne me parlez pas de me faire lire votre manuscrit, mes yeux ont vieilli, et votre petite écriture n'a pas grossi. Allons, courage! vous êtes en état de marcher sans lisières. »

Je revins à la maison le cœur un peu allégé, mais effrayée pourtant de l'énormité du travail que j'allais entreprendre. Quoi qu'en eût dit M. Duval, j'étais loin de me croire en état de marcher sans lisières. Où chercher des conseils? à qui demander avis? Oh! comme déjà je regrettais ces critiques de mon père qui m'avaient coûté tant de larmes!

Après avoir relu vingt fois le programme publié par la Société pour l'Instruction élémentaire, je laissai travailler ma tête; une fois qu'elle eut trouvé l'ordre dans lequel il fallait placer les enseignements qui devaient entrer dans le récit, je commençai mes recherches, en me répétant ce mot de mon vieil ami : *Courage!* Oui, j'avais grand besoin de courage pour travailler; nous étions tous les trois bien malheureux à cette époque. Mon pauvre père se forgeait mille chimères qui le rendaient de plus en plus irritable et défiant. Ma mère, toujours bien cruellement souffrante, s'alarmait avec raison de l'état où il était souvent, et moi, très-mal portante, je n'avais pas le temps de me soigner. Le travail cependant me ranimait. Tantôt j'allais à la bibliothèque de l'Arsenal, tantôt je faisais venir les livres dont j'avais besoin. Avec une ardeur fébrile, je lisais, je prenais des notes, et quand l'inspiration se faisait sentir, j'écrivais un chapitre ou deux; le volume se trouva fait sans que je pusse m'expliquer clairement comment j'étais parvenue à le composer. Et personne, personne à qui le faire lire avant de l'envoyer au bureau de la Société pour l'Instruction élémentaire! Une des conditions positives du concours était que l'auteur ne devait point se faire connaître. Le manuscrit portait une épigraphe; cette épigraphe était reproduite dans un billet cacheté qui renfermait en outre le nom et la demeure de l'auteur. Ce billet ne s'ouvrait que si l'ouvrage était couronné, sinon il était rendu cacheté avec le manuscrit; celui-ci portait un numéro d'ordre reproduit sur le récépissé.

Le dépôt de l'ouvrage intitulé *le Petit Bossu et la Famille du Sabotier* fut fait par une tierce personne, deux jours avant l'époque fixée pour la fermeture du concours. Je n'avais aucun espoir de réussite; aussi ne me berçais-je pas de folles chimères. Ce fut un bonheur pour moi, car j'éprouvai une surprise fort agréable en apprenant que l'ouvrage qui avait paru mériter mieux le prix, sans l'obtenir pourtant, était *le Petit Bossu et la Famille du Sabotier*. Le rapport disait que si l'auteur voulait retoucher son œuvre dans quelques parties qu'on indiquait, et la présenter de nouveau l'année d'ensuite, peut-être serait-elle couronnée, car le concours était remis à l'année suivante. Cette fois je pouvais espérer, à moins pourtant qu'un autre auteur, éclairé par les conseils que donnait le rapporteur, ne fît mieux que je n'avais pu faire.

La même personne qui avait porté le manuscrit, rue



Jacquet

Edgewood, Longwood, Longwood, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100

A. Tottier

Journal des Demeiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29^e année - Novembre 1861

Ayuntamiento de Madrid

Nº 17

Verlag Deckerbecker, Rue des Capucins 25, 2^e Porte de Cologne

Anstalt des Deckerbecker, Menanderstrasse 17, 1^e Postfach

Taranne, eut la bonté d'aller le retirer, et je me mis à revoir mon œuvre avec toute l'attention dont j'étais capable; heureuse, bien heureuse de cette critique bienveillante qui m'éclairait sur ses défauts.

La révolution que nous venions de traverser avait arrêté le commerce de la librairie, comme tous les autres commerces, et je comprenais qu'il devait s'écouler quelque temps encore avant qu'il me fût possible de trouver le placement de deux ouvrages depuis longtemps terminés. L'âme noble et délicate de madame de Montalivet avait deviné les motifs de ma réserve sur notre position pécuniaire. Je ne m'étais jamais plainte à elle des injustices subies par mon père sous le gouvernement qui venait de tomber. Elle fut la première à m'en parler. La réparation de ces injustices était impossible; mais ma protectrice trouva que j'avais droit à une indemnité littéraire, en attendant le jour où une pension pourrait m'être accordée; et ainsi elle vint au secours non-seulement de mes parents, mais encore de ma famille maternelle que la mort de mon oncle avait laissée sans soutien, et qui déjà avait dû recourir à moi. J'avais fait part à madame de Montalivet du sort subi par le *Petit Bossu*; elle voulut bien me dire que je réussirais au concours qui avait été prorogé; M. Duval disait avoir la même espérance. Aussi, malgré les railleries de mon malheureux père, qui semblait prendre à tâche de me décourager, je travaillais avec une ardeur infatigable. Une seconde fois le manuscrit fut soumis à l'appréciation de mes juges; j'y joignis un autre ouvrage, *Histoire de Jean-Marie*, destiné au concours ordinaire ouvert chaque année pour les livres de morale. J'aurais pu regarder comme un augure favorable le placement chez un même éditeur des deux manuscrits précédemment préparés, mais je ne croyais pas aux augures.

Si la fortune semblait enfin vouloir nous sourire (car dans cette même année 1832 une pension littéraire me fut accordée), des chagrins bien amers vinrent nous faire payer cher cette apparence de prospérité. Mon pauvre père eut l'idée de nous quitter! Un des grands malheurs de ceux dont la raison s'altère est de prendre en aversion les personnes dont ils sont le plus sincèrement aimés. Malgré nos supplications et nos pleurs, mon père entra dans une pension bourgeoise, et nous dûmes chercher un appartement plus petit pour y vivre seules, ma mère et moi.

Chaque matin j'allais voir mon père : au bout d'un mois il avait déjà changé de demeure, mais il persévérait à vouloir habiter seul. Presque chaque jour il venait aussi nous voir : un matin il me dit : « J'ai rencontré le chevalier de C... Sa belle-fille et lui sont comme moi en pension bourgeoise, rue Copeau (aujourd'hui rue Lacépède). Isaure est malade. M. de C... assure que Sophie ferait un acte de charité vraie et de bonne amitié en allant la voir. Ils sont complètement ruinés et réduits pour vivre aux expédients. »

Cette nouvelle me serra le cœur : « Et madame de C... ? demandai-je.

— Elle est morte il y a trois ou quatre ans, répondit mon père, et comme seule elle parvenait à faire entendre raison aux créanciers, sa mort leur a livré son mari et sa fille.

— Vas-y, Sophie, vas-y, me dit ma mère; une si grande infortune efface tous les torts. »

Je partis à l'instant. Arrivée à l'adresse que mon père m'avait donnée, je fis dire à M. de C... que quel-

qu'un le demandait. Isaure éprouverait sans doute à ma vue une vive émotion, et je désirais lui épargner cette secousse.

« Ah! mademoiselle Sophie, que vous êtes bonne! s'écria M. de C... en me tendant les deux mains. Isaure sera heureuse, bien heureuse de vous revoir; je vais la prévenir que vous êtes là. »

Quelques instants après, Isaure et moi nous pleurons dans les bras l'une de l'autre. Quel changement le temps, le chagrin, la maladie avaient opérés en elle! De violents maux d'estomac l'obligeaient de se tenir courbée et la faisaient paraître beaucoup plus petite qu'elle ne l'était réellement; elle était maigre, elle avait le teint plombé, et l'extrême négligé où je la surprenais la vieillissait de dix ans.

M. de C... nous laissa, et Isaure me parla avec détail de sa malheureuse mère. Dieu avait touché son cœur; elle se repentait sincèrement d'avoir abusé d'une tendresse idolâtre. Elle s'accusait tout haut d'ingratitude. Puis vinrent les détails navrants de la longue maladie de madame de C... et ceux de la misère qui après sa mort succéda aux apparences de l'aisance. Isaure, qui ne s'était jamais servie elle-même, se vit réduite non-seulement à se passer de domestique, mais encore à aider son beau-père pour les mille détails qu'exige le ménage le plus mal monté.

Je pleurais en l'écoutant : Oui, elle avait dû bien souffrir, souffrir plus que moi qui avais connu la gêne dès mon enfance.

S'interrompant tout à coup, elle dit en me regardant : « Tu n'es pas changée, toi; je te trouve un peu maigrie, mais tu as toujours ta jolie taille. Te souviens-tu du temps où, quand tu arrivais, je mesurais avec un ruban cette fine taille pour me bien assurer que tu n'étais pas plus mince que moi?... Si j'avais voulu t'en croire, je ne serais pas aujourd'hui victime de l'instrument de torture qu'on appelle corset... Je me suis conduite comme une insensée, et le remords, le cruel remords me torture... Mais parle-moi de toi. Comment se fait-il que ton père vous ait quittées pour vivre de la vie misérable qu'on mène dans les pensions bourgeoises?

— Mon pauvre père est malade, répondis-je, et l'avis des médecins a été qu'il fallait le laisser faire à sa fantaisie.

— Tu travailles toujours, n'est-ce pas? Dis-moi tes succès, tes espérances, cela me fera du bien... Mais que je te regarde encore : tu es plus âgée que moi de deux ans... Auprès de toi j'ai l'air d'être vieille. »

Et elle se regardait dans un miroir de poche, puis elle me regardait en soupirant.

Dans cette chambre je retrouvai le désordre que j'avais toujours vu régner autour d'elle. Sur le lit non encore fait, on voyait une petite toilette portative, des bouts de rubans, des bouts de dentelle, qui disaient clairement que, comme autrefois, Isaure était surtout occupée de parure. Je fus réservée au sujet de mes travaux, afin de ne pas la blesser dans son amour-propre. Elle comprit cette réserve et elle me dit avec tristesse : « Tu es quelque chose, moi je ne suis plus rien.

— Peut-on entrer? » demanda M. de C..., qui, sans attendre la réponse, ouvrit la porte.

Après quelques mots insignifiants, Isaure lui dit : « Imagine-toi, beau-père, que Sophie écrit pour le peuple.

— Rien de plus rationnel, dit-il en prenant cet air d'importance qui m'avait souvent impatientée. Puisqu'on ouvre des écoles pour enseigner à lire au peuple, il faut bien lui donner quelque chose à lire. Par exemple, je demanderai à mademoiselle Sophie où elle a puisé des renseignements pour faire des ouvrages convenables à ce monde-là. »

Très-contrariée du tour que l'entretien avait pris, je répondis d'un ton sérieux : « J'ai visité fréquemment les salles d'asile et les écoles primaires ; le programme publié par la Société pour l'Instruction élémentaire m'a éclairée sur la marche à suivre et sur les enseignements utiles à donner. Quelques observations que j'ai pu faire m'ont inspiré l'*Histoire de Jean-Marie*. Ce qui manque dans les écoles, comme dans beaucoup d'institutions, je crois, c'est l'éducation, c'est-à-dire la culture des facultés de l'âme, et j'ai essayé de composer un ouvrage d'éducation populaire. »

— Ah ça ! reprit M. de C..., ne mettez-vous jamais votre nom à ce que vous publiez ?

— Pour obéir à M. Duval, je l'ai mis cette fois dans les deux billets cachetés avec l'un de mes pseudonymes.

— Alors cela fera mademoiselle Ulliac de...

— Mademoiselle Ulliac Trémadeure tout simplement, répliquai-je : je n'ai aucun droit au *de* aristocratique. Ma mère a pu s'appeler mademoiselle G... de Trémadeure, dans le temps où ce domaine appartenait à la famille, mais mon père est roturier, je ne l'oublie pas.

— Tu aurais dû, reprit Isaure, adopter au moins pour tes romans le titre de *madame* ; je te l'ai dit bien souvent.

— Isaure avait raison ! s'écria M. de C... d'un air triomphant. Des romans écrits par une *démouille* sont toujours supposés être des pastorales, et ce genre-là plait peu au public.

— Je n'ai aucun droit non plus, répondis-je, au titre de *madame*, et je n'aime pas à prendre les choses auxquelles je n'ai aucun droit. »

Au bout de quelques instants, je dis au revoir à Isaure en lui promettant de venir la voir le plus souvent qu'il me serait possible ; je dus lui promettre aussi que si ma bonne fortune me faisait obtenir un prix, elle en serait instruite des premières.

A mon retour, je trouvai ma pauvre mère toute en larmes ; mon père lui avait déclaré qu'il ne resterait pas dans la pension bourgeoise où il était entré depuis trois semaines à peine. Il voulait aller dans une maison de santé située hors Paris, et il avait désigné lui-même cette maison. Était-ce le vague sentiment de son état, ou bien seulement un caprice de malade ? Quoi qu'il en pût être, il avait dit à ma mère de m'envoyer le lendemain chercher ses instructions, afin de prendre des informations et de m'assurer par mes propres yeux que cette maison était convenable.

Le jour suivant, dès le matin, j'étais auprès de mon malheureux père, qui restait sourd à toutes mes représentations et à toutes mes supplications. Vainement je lui fis observer que je ne pourrais aller le voir tous les jours si loin, que ma mère serait privée de ses visites ; vainement je lui rappelai qu'il avait fallu payer un trimestre dans la maison où il se trouvait, et que les sacrifices d'argent ne nous étaient pas permis ; enfin je lui dis qu'une fois là il ne serait peut-être

pas possible de quitter cette maison à volonté ; il demeura inébranlable. Et je dus promettre de ne point tarder à prendre tous les renseignements qu'il désirait.

Ma pauvre mère pleura de nouveau bien amèrement ; mais elle me dit d'obéir.

Un de mes éditeurs, madame veuve Lepetit, était la seule personne qui eût trouvé grâce devant mon père. Il aimait son esprit un peu caustique, et elle, elle nous avait pris tous en amitié. Elle s'offrit pour m'accompagner dans ce petit voyage, et j'acceptai sa proposition avec reconnaissance ; ma mère aussi la remercia avec effusion.

« Ma pauvre fille, lui dit-elle, sera trop émue pour songer à faire toutes les questions nécessaires ; et vous, plus clairvoyante, plus désintéressée, vous jugerez mieux des administrateurs, de la maison et des moyens à prendre pour rendre la vie aussi douce que possible à mon malheureux mari. »

Mon père était venu attendre notre retour auprès de ma mère : il se montra enchanté des détails que lui donna madame Lepetit, et il décida que dès la semaine suivante il partirait pour la maison de santé.

Ma noble protectrice, celle qui voulait qu'en parlant d'elle je disse : *Mon amie*, madame de Montalivet, se montra fort affligée du nouveau malheur qui nous accablait. Eu apprenant que, pour assurer à mon père le plus d'aïssance possible et un domestique attaché uniquement à son service, sa solde de retraite suffirait à peine, elle s'écria : « Mais vous, mais votre mère, comment vivrez-vous ? »

— Ne dois-je pas à vos bontés, madame, et à celles de M. le comte de Montalivet, une pension littéraire que m'ont mérité plutôt les injustices subies par mon père que mes travaux ?

— Neuf cents francs !

— Je travaillerai, madame, répondis-je en portant respectueusement sa main à mes lèvres. N'est-il pas juste que cette solde de retraite si chèrement achetée serve à donner à mon père tout ce dont il a besoin ?

Ma protectrice révéra m'embrassa.

La cruelle séparation eut lieu, et madame Lepetit nous accompagna dans ce triste voyage dont ma mère ne pouvait être.

Quand la grille de la porte d'entrée se fut refermée derrière nous et quand mon père d'un air riant nous dit adieu, en nous tendant les deux mains à travers les barreaux, j'éprouvai une douleur si aiguë, si vive, que je tombai comme inanimée sur le banc placé en face de la maison. Madame Lepetit me saisit par le bras et me força de la suivre.

De ce jour mon existence se partagea en deux parts, dont l'une appartenait à ma mère et l'autre à mon père. Une violente maladie obligea ma mère à garder le lit pendant tout un mois : je ne la quittais pas ; études, travaux, tout était abandonné, tout était oublié. Souffrances de l'âme, vous n'êtes pas un vain mot !

Le rapport du médecin en chef de la maison de santé et celui du docteur Esquirol mirent le comble à notre douleur : la maladie de mon père était regardée comme incurable, et trois mois entiers s'écouleront sans qu'il me fût permis de le voir. Je n'ai qu'un souvenir confus de la manière dont se passèrent l'été, l'automne et l'hiver de cette année si malheureuse. J'avais enfin revu mon père, mais ma peine, loin de

s'alléger, s'augmentait à chaque entrevue; il n'avait qu'une pensée, celle de revenir à Paris... Oh! que la mort de l'intelligence chez l'être intelligent au plus haut degré est navrante!

Au printemps de l'année suivante, se présenta un matin à notre porte un vieillard à cheveux blanc, M. Haumont; mon père nous en avait parlé quelquefois comme d'un ancien ami qu'il rencontrait aux cours que tous les deux suivaient assidûment; mais jusqu'alors M. Haumont ne nous avait point fait de visite, et je ne le connaissais pas même de vue.

« Êtes-vous, me dit-il, la fille du colonel Henri Ulliac, mon ancien ami? Madame votre mère ne me reconnaît pas; il est vrai que je n'ai pas eu l'honneur de la voir souvent avant l'époque où le colonel a pris du service en Westphalie.

— Monsieur, répondez-je, je suis la fille du colonel Ulliac.

— Cependant, mademoiselle, vous signez un autre nom; celui de Trémadeure. »

Je le regardai d'un air étonné.

« Oui, ajouta-t-il, nous avons ouvert les deux billets cachetés, parce que les deux ouvrages ont paru dignes des prix proposés par la Société pour l'Instruction élémentaire, dont j'ai l'honneur de faire partie, et j'ai voulu être le premier à vous annoncer cette bonne nouvelle. »

Ma mère et moi nous nous regardâmes, et des larmes roulèrent sur nos joues : elle me tendit la main, m'attira à elle, et, en m'embrassant, elle murmura : « Quelle joie amère ! Ton pauvre père... » Elle ne put achever.

Oui, elle était bien amère cette joie ! Elles étaient bien acérées les épines enlacées dans ces deux couronnes !

S. ULLIAC TRÉMADEURE.

MARGUERITE

(Suite et fin.)

TROISIÈME PARTIE.

LE TALISMAN.

Dix ans s'étaient écoulés, le succès constant de nos armes avait donné plus de développement et de sécurité à notre belle colonie africaine; des grandes routes tracées par le génie militaire rendaient les communications plus faciles; et les cultivateurs français, après avoir surmonté les premières difficultés d'acclimatation et de défrichement, commençaient à jouir du fruit de leurs travaux.

Dans cette même plaine de Sétif, à laquelle la rigueur inaccoutumée de la température avait donné jadis momentanément le climat de la Sibérie, une espèce de diligence escortée de deux spahis français roulait lentement entre les palmiers nains, les rochers sauvages et quelques champs de blé, conquête récente de l'agriculture sur ces terrains livrés de temps immémorial à la vaine pâture.

Le soleil, dardant ses rayons sur un sol grisâtre et sablonneux semblait embraser l'atmosphère; pas un souffle dans l'air, point d'ombre dans la plaine; bêtes et gens ressentaient l'influence de cette éternelle chaleur, et l'on pouvait dire du cocher à moitié endormi sur son siège :

« Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes, »

lorsque tout à coup un effroyable cri sorti, non pas du sein des flots, mais de l'intérieur de la voiture, retentit dans les airs, le malheureux conducteur, lancé

à plus de vingt pas, demeura comme mort sur la berge, et la diligence roula avec son contenu jusqu'au fond d'un petit ravin que l'on venait de rencontrer. Avertis par ce cri de détresse, les deux spahis, qui trottaient un peu en avant, retournèrent sur leurs pas, et mettant pied à terre, ils descendirent dans le ravin et se mirent en devoir de retirer les voyageurs de la carriole versée. La première personne qui en sortit fut une religieuse, dont les mains et le visage étaient couverts de sang; ces blessures néanmoins n'offraient sans doute aucun danger, car à peine déposée à terre elle s'occupa tout de suite à aider les spahis dans leur œuvre de sauvetage. Une seconde religieuse, un peu plus âgée que la première, fut délivrée à son tour; puis vint un grand garçon d'une trentaine d'années, portant un uniforme brodé d'argent; puis un vieillard à l'air respectable et enfin un petit monsieur, qui poussait des cris plaintifs. Quant au cocher, cause première de ce malheureux accident, il était le plus maltraité de tous, ayant une côte froissée et une large blessure à la tête.

Tandis que les deux sœurs hospitalières s'efforçaient de secourir le cocher, que le petit monsieur gémissait, que l'homme en uniforme se palpitait, secouait ses habits et s'efforçait de rétablir la symétrie de sa coiffure, le vieillard, fortement contusionné s'enquêrait aux spahis de la distance qui restait encore à parcourir avant d'arriver à Sétif.

— Six bonnes lieues, lui répondit l'un d'entre eux.

— Je doute qu'aucun de nous soit en état de les faire à pied dans la journée, répondit le vieillard; y a-t-il

aux environs quelque douar dans lequel nous puissions recevoir l'hospitalité?

— Il y a mieux que cela, dit l'autre spahis, je vais vous conduire à la Michelière, vous y serez reçus à bras ouverts; ceux qui l'habitent sont de si braves gens!

— La Michelière! voilà un nom tout français, observa le vieillard.

— Aussi sont-ce des Français qui l'ont fait bâtir et qui l'ont ainsi nommée, répondit le militaire.

— Va pour la Michelière, dit l'homme à l'habit brodé, pourvu que nous trouvions un abri contre ce soleil qui me rôtit la cervelle! peu m'importe le lieu. A propos, l'ami, à quelle distance est-elle encore, votre Michelière?

— A une demi-lieue seulement, monsieur le commissaire civil.

Celui auquel on avait donné ce titre fit une légère grimace.

— Après le saut périlleux que nous venons d'exécuter, nous aurons beaucoup de peine à nous traîner jusque-là, reprit-il en se frottant les jambes.

— Prenez, dit le spahis, le cheval de mon camarade, qui attendra dans le ravin pendant que je vous conduirai à la Michelière. Nous y demanderons du secours pour y transporter aussi les blessés.

— C'est le meilleur parti qu'il nous reste à prendre, dit le commissaire civil avec un gros soupir, quoiqu'il soit assez désagréable d'aller passer la nuit dans une picoque, quand on croyait coucher dans son lit.

Sur ces entrefaites, les deux militaires avaient remis sur pied l'un des chevaux de la voiture et le second était mort; les religieuses avaient fait respirer des sels au cocher et bandé sa tête avec un mouchoir de poche; le petit monsieur, qui était le secrétaire particulier du commissaire civil, avait aussi reçu leurs soins; on parvint avec les débris de la carriole à les abriter un peu contre les rayons du soleil, et le vieillard, le commissaire civil et le spahis partirent de toute la vitesse de leurs chevaux pour atteindre l'oasis de la Michelière.

Après vingt minutes de chemin au milieu d'un terrain pierreux et desséché, ils aperçurent tout à coup, du sommet d'une colline, une petite vallon planté de vignes et ensemencé de froment, alternant à la manière provençale. Des cerisiers aux pousses vigoureuses, des néfliers de la Chine, des poiriers de toute espèce étalaient leur feuillage exotique à côté des tiges droites et élancées de quelques palmiers indigènes; un grand nombre d'abricotiers charmaient les regards par les nuances veloutées de leurs fruits, et le murmure d'un filet d'eau, qui s'échappait à petit bruit d'un rocher de granit, répandait un peu de fraîcheur dans ce vallon rendu fertile par un travail assidu.

— Voilà la Michelière, dit le spahis en montrant au loin une grande maison blanche à demi voilée par un rideau de verdure, vous voyez que c'est une habitation comme il y en a peu en Algérie; je l'ai vu construire, elle a été bâtie à trois reprises. C'était d'abord une simple maisonnette, puis on a ajouté un pavillon, et l'année dernière un autre encore, ce qui lui donne l'air d'un petit château; mais voilà que les chiens nous ont sentis, entendez-vous comme ils aboient?

Presque au même instant un homme de trente-cinq à quarante ans, qui travaillait dans la campagne, mais qu'un bouquet d'oliviers et de sycomores cachait aux

regards des voyageurs, parut au bout du sentier. Il était vêtu d'un pantalon et d'une blouse de toile fort propres et portait sur la tête un large chapeau de paille.

— Ici, Médor! cria-t-il d'une voix forte à un grand bouledogue qui s'élançait en grondant à la rencontre des étrangers, ici, mon vieux, ne vois-tu pas que ce sont des Français, imbécile?

Le spahis mit son cheval au galop, et, rejoignant ce personnage, il échangea avec lui quelques phrases fort courtes.

— Soyez les bienvenus, Messieurs, dit le colon en s'avancant vers les deux étrangers avec un air de franchise et de bonhomie qui prévenait en sa faveur, ma femme vous recevra avec grand plaisir, et moi, je vais tout de suite atteler mon chariot pour ramener vos compagnons.

— Nous acceptons volontiers, dit le commissaire civil.

— Et nous vous remercions de votre bienveillant accueil, ajouta le vieillard.

— Ah! ce n'est pas la peine, interrompit le colon, je suis bien content de pouvoir rendre service à des compatriotes. Holà! François! cours à l'écurie et attèle nos deux meilleurs chevaux; dans dix minutes, au plus tard, il nous faut être en route, mon gargon.

Un vieux paysan qui l'échait la terre en compagnie de quelques autres ouvriers ou domestiques se leva aussitôt et courut exécuter les ordres qu'il avait reçus; le maître continua à s'avancer vers l'habitation tout en répondant aux questions des deux voyageurs, qui venaient de mettre pied à terre.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez le pays? demandait le commissaire civil.

— Il y aura tantôt dix ans, vienne la Saint-Michel prochaine, et, ma foi, le temps a passé bien vite; il est vrai que la besogne ne nous a pas manqué, et qu'il a fallu joliment travailler pour arracher les palmiers nains et mettre la terre en rapport.

— Et vous avez défriché cela, tout seul, dit étonné le commissaire.

— On voit bien que Monsieur n'a jamais manié la bêche, répondit simplement le colon; sauf votre respect, monsieur le commissaire, il serait impossible à un seul homme, quelque bon travailleur qu'il fût, de mettre tout ce terrain en rapport, non pas en dix ans mais en trente. J'ai fait venir du pays d'honnêtes laboureurs de ma connaissance, et nous nous sommes tous mis bravement à la besogne; j'emploie aussi des arabes à la journée, ils travaillent peu, mais on ne les paie guère, et cela revient au même, après tout.

— De sorte que vous êtes content de votre entreprise?

— Saprستي! si je suis content! je serais bien difficile si je ne l'étais pas; voyez comme tout cela pousse et les mioches encore mieux.

— Ah! vous avez des enfants? on disait qu'on ne peut les élever en Algérie.

— C'est vrai qu'il en meurt beaucoup au moment de la dentition, mais nous avons eu de la chance, et puis, il faut tout dire, j'ai une petite femme qui est plus habile qu'elle n'est grosse; elle vous soigne tous ces marmots aussi bien que le meilleur médecin, et elle les élève à faire plaisir, aussi sont-ils mignons au possible... Et tenez, Monsieur, le proverbe a raison, lorsqu'on parle du loup on en voit la queue, voilà mon Joseph qui vient à notre rencontre.

Un enfant de trois ou quatre ans, blond et joufflu comme ces petits anges que les peintres du moyen âge représentaient si volontiers dans les tableaux d'église sortait en ce moment de la maison de campagne. A la vue des étrangers, il s'arrêta interdit; mais, sur l'exhortation du colon, il ôta gentiment son petit chapeau de paille pour saluer les voyageurs.

— Où est ta maman ? dit le père en prenant l'enfant dans ses bras.

— Elle fait écrire Félix, répondit le marmot, mais, moi, j'ai fini tous mes devoirs, ajouta-t-il avec fierté.

— Bien cela, petit Joseph, je te ferai monter sur la grise lorsqu'on la mènera boire. Entrez, Messieurs, continua le colon en s'adressant à ses hôtes qu'il introduisit dans un grand vestibule un peu encombré d'instruments aratoires, et, de là, dans un salon à quatre fenêtres, fort modestement meublé de chaises et de fauteuils en paille, ainsi que d'un immense divan, recouvert de couil gris bordé de rouge. Près de l'une de ces fenêtres, triplement garnies de rideaux, de jalousies et de barreaux de fer, se tenait une jeune femme occupée à donner une leçon d'écriture à un petit garçon de sept ans, tandis que sa fille aînée tricotait auprès d'elle et que son plus jeune fils dormait sur ses genoux. Cette femme était vêtue d'une robe d'indienne fond blanc à petites fleurs lilas; ses cheveux noirs, partagés en deux épais bandeaux, et retenus par un peigne d'écaille formaient sa seule coiffure, mais l'extrême simplicité de sa toilette ne nuisait aucunement à l'élégance de son maintien. Le commissaire civil, qui s'attendait à ne trouver dans l'habitation qu'une bonne et rustique fermière, se hâta de passer la main dans ses cheveux pour leur donner un plus gracieux contour, il frisa ses moustaches et salua profondément.

— Voilà des compatriotes que je t'amène, ma mie, dit le colon à sa femme, leur voiture a versé sur la route à une demi-lieue de chez nous, je vais chercher leurs compagnons de voyage, qui sont restés dans le ravin.

— Veuillez vous asseoir, Messieurs, dit la jeune femme avec l'accent d'un vif intérêt et demandez-moi sans façon tout ce dont vous avez besoin, pendant que je vais faire préparer vos lits pour que vous puissiez vous reposer de vos fatigues.

— Pour moi je ne désire qu'un verre d'eau fraîche; car je meurs de soif, dit le commissaire en essuyant la sueur qui baignait son visage.

— Pardonnez-moi, dit en souriant la jeune femme, la prudence m'oblige à vous refuser maintenant ce verre d'eau fraîche qui pourrait vous faire du mal, mais je vais vous faire servir du café, et, croyez-en ma vieille expérience du pays, c'est la boisson la plus salubre que vous puissiez prendre par cette excessive chaleur.

— Je m'en rapporterai donc à cette expérience, sans pouvoir admettre qu'elle soit vieille, dit le commissaire d'un ton qu'il voulait rendre aimable.

— Thérèse, ma chérie, va faire préparer le café, dit la femme du colon à sa jeune fille, en posant elle-même sur un plateau de petites tasses maures, des gâteaux et des confitures.

Tout en s'occupant de ces préparatifs, elle se faisait raconter les détails de l'accident arrivé sur la route, s'apitoyait sur les blessés, et, appelant les servantes,

elle leur donnait ses instructions, afin que tout fût prêt pour les recevoir.

Quand la collation fut achevée, elle conduisit elle-même ses hôtes aux chambres qu'elle leur destinait, et les quitta aussitôt pour se livrer à d'autres soins.

— Charmante femme, ma foi ! dit le commissaire civil à son compagnon.

— Charmante, en effet, répondit le veillard, ce lit si propre me paraît charmant aussi ; et, comme je me sens encore tout froissé de ma chute, je vais m'y reposer sans perdre de temps.

— Oui, oui, couchez-vous, mon cher M. Monget, puisque cela vous convient ; quant à moi, je ne sens déjà plus la fatigue.

— C'est que vous êtes jeune, reprit le veillard, tandis que le commissaire époussetait son habit, brossait ses bottes et se livrait aux soins les plus minutieux pour réparer entièrement le désordre de sa toilette.

Lorsqu'il fut bien lavé, parfumé, qu'il eut frisé de nouveau ses moustaches et que la petite glace placée sur la commode l'eût assuré qu'il avait reconquis tous ses avantages personnels, il se hâta de redescendre au salon dans l'espoir d'y jouir de la conversation de sa belle hôtesse ; mais il ne trouva que la jeune Thérèse, chargée de veiller près du berceau de son petit frère endormi.

— Maman est à préparer tout ce qu'il faut pour les blessés qui vont venir, dit l'enfant.

L'élégant fonctionnaire, un peu désappointé, remonta dans sa chambre, s'assit près de la fenêtre ouverte, et, les yeux fixés sur la verdoyante oasis qui réjouissait ses regards, il se mit à réfléchir à ses succès passés, à la ville de Châteaudun, où il avait fait ses premières armes dans l'administration civile, et où il comptait parmi les lions de la contrée ; à ses espérances d'avenir ; et déjà ses pensées devenaient confuses, lorsqu'il fut tiré de cette espèce de somnolence par le claquement d'un fouet et le roulement d'une voiture dans l'allée principale. C'étaient le colon qui revenait avec sa carriole et les deux spahis.

Sa jeune femme, avertie par le bruit, s'avancait à sa rencontre, la tête couverte d'un grand chapeau de paille, et donnant la main à l'un de ses enfants. En trois minutes le commissaire civil eut aussi rejoint l'équipage ; il arriva juste au moment où les religieuses mettaient pied à terre. La maîtresse du logis s'approcha aussitôt pour leur souhaiter la bien-venue, mais à peine eut-elle jeté les yeux sur la plus âgée des deux sœurs qu'elle se jeta tout émue dans ses bras.

« Marguerite ! mon enfant ! Est-ce bien vous que je revois, disait la religieuse en la pressant sur son cœur, vous que l'on disait morte et pour qui j'avais tant de fois récit les prières des trépassés ! Mon Dieu ! mon Dieu ! l'avez-vous donc ressuscitée, comme autrefois Lazare ! »

Et la vénérable sœur versait des larmes de joie et elle embrassait Marguerite, qui pleurait sur son sein.

« Tiens ! mais c'est sœur Euphrasine, dit le bon Michel en s'approchant du groupe. Sapristi ! faut-il que je sois bête pour ne pas l'avoir reconnue tout d'abord ; vous êtes donc revenue en Algérie, ma sœur ? On nous avait dit à Constantine que vous aviez été ramenée en France si malade qu'on n'espérait plus vous sauver.

— La Providence en a ordonné autrement, dit la reli-

gieuse d'une voix émue, et elle m'a conduit dans ce désert, où elle me ménageait le bonheur d'embrasser cette chère enfant.

— C'est un drame véritable, murmurait le commissaire civil; parole d'honneur, j'en suis moi-même attendri !

Cependant les blessés avaient été transportés dans leurs lits, et madame Michel, aidée des deux religieuses, leur prodiguait tous les soins que réclamait leur état. Elle avait établi dans une chambre entourée d'armoires une petite pharmacie qui lui était d'un grand secours dans les maladies, malheureusement trop fréquentes, des cultivateurs français et arabes, employés à l'exploitation des terres, et cette pharmacie lui fut très-utile dans cette circonstance. Du reste, comme l'avait dit Michel au commissaire civil, Marguerite était elle-même un excellent médecin; privée depuis longtemps de pouvoir recourir à aucun officier de santé, elle avait appliqué ses heureuses facultés à étendre les connaissances qu'elle avait acquises dans sa jeunesse à l'hôpital de Constantine. Comme les anciennes châtelaines, elle avait étudié les vertus des plantes médicinales, qu'elle cultivait et cueillait elle-même dans la saison propice, et elle pensait de ses mains, avec beaucoup d'adresse et de charité, les blessures de tous ceux qui pouvaient avoir besoin de son secours. Le secrétaire et le cocher n'auraient pas trouvé à Sétif de chirurgien plus habile.

Sœur Scholastique, qui avait été fortement contusionnée, sentit aussi le besoin de se mettre au lit; mais la bonne sœur Euphrosine était trop joyeuse d'avoir retrouvé son enfant d'adoption pour ressentir beaucoup la douleur physique; elle se contenta de laver son visage ensanglanté, et, appuyée sur le bras de Marguerite, elle la suivit dans un petit pavillon ombragé de vignes et de clématites, attenante à la chambre à coucher de la maîtresse du logis; là, toutes deux, assises sur des sièges rustiques, la main dans la main, l'âme remplie d'une douce joie, elles se livrèrent pendant plusieurs heures à une de ces causeries intimes, où le cœur se dévoile tout entier et se décharge avec délices dans un cœur ami du poids de ses secrets.

La sœur hospitalière avait peu de choses à raconter; à peine rétablie de la maladie aiguë qui avait nécessité son retour en France, elle avait demandé à revenir dans cette terre d'Afrique, fécondée jadis par le sang des martyrs; elle espérait que la charité chrétienne, puissante comme le souffle d'Ézéchiel qui redonna la vie à des ossements desséchés, y ferait refluer un jour l'arbre immortel de la foi. La bonne religieuse y avait continué sa vie, si humble aux yeux des hommes, mais si méritoire aux yeux de Dieu; instruisant les jeunes filles, soignant les malades, consolant les affligés; toujours douce, toujours sereine, toujours heureuse on pourrait dire, parce que ayant renoncé à sa volonté propre et n'ayant d'autre désir que celui de glorifier le Seigneur, elle acceptait avec le même amour la santé ou la maladie, la consolation ou la souffrance. Aidée de sœur Scholastique, elle allait fonder à Sétif une maison de son ordre, ne demandant au ciel pour prix de son dévouement et de ses travaux que la conversion des pécheurs et le bonheur de tous.

Marguerite apprit à cette excellente amie toutes les circonstances de son voyage au Bou-Taleb; elle lui dit comment, après les recherches infructueuses des chasseurs d'Afrique et du chirurgien de l'ambulance, elle

avait enfin retrouvé son mari sous la tente d'un pauvre Arabe, mais dans un tel état d'épuisement qu'elle était restée plus de dix minutes penchée sur son visage sans pouvoir s'assurer qu'il respirait encore, et que près de deux mois de soins assidus, de veilles et d'angoisses avaient à peine suffi pour le mettre en état de supporter le transport jusqu'à Sétif, où, pendant plusieurs jours, on les avait crus morts l'un et l'autre.

Elle raconta ensuite comment son père et son mari, ayant obtenu du gouvernement une concession importante, s'étaient décidés à embrasser la vie de colon, si pénible et si attachante à la fois; elle dit toutes les déceptions qu'ils avaient éprouvées et les découragements qui en avaient été la suite, les difficultés d'une installation dans le désert, les ennemis de la solitude, les satisfactions que cause un légitime succès; puis les joies ineffables de la maternité, trop souvent, hélas! mêlées d'inquiétudes dans le présent et de craintes pour l'avenir.

— Le père Bonnard est donc encore de ce monde, dit la sœur qui écoutait son élève avec le ravissement d'une tendre mère, retrouvant la fille chérie dont elle est depuis longtemps séparée.

— Il a rejoint de dix ans depuis Constantine, vous le verrez tout à l'heure lorsqu'il reviendra des champs à la tête des ouvriers qui travaillent aujourd'hui près de la colline de Saint-Pierre, que nous avons nommée ainsi en mémoire de Pierre Porret, ce cousin de Michel, dont nous avons recueilli l'héritage; ah! c'est pour moi une grande consolation de voir mon père et mon mari si contents de leur sort.

— Et vous, ma chère fille, vous devez être bien heureuse aussi? J'espère que vous n'oubliez point de rendre tous les jours à Dieu de vives actions de grâce pour tant de bienfaits dont il vous a comblée.

Marguerite rougit visiblement et cachant sa tête dans le sein de son amie.

— Oui, dit-elle à demi-voix, je le remercie de tous ses dons; mais vous l'avouerez-je, ma bonne sœur, ce n'est pourtant pas là l'existence que j'avais rêvée.

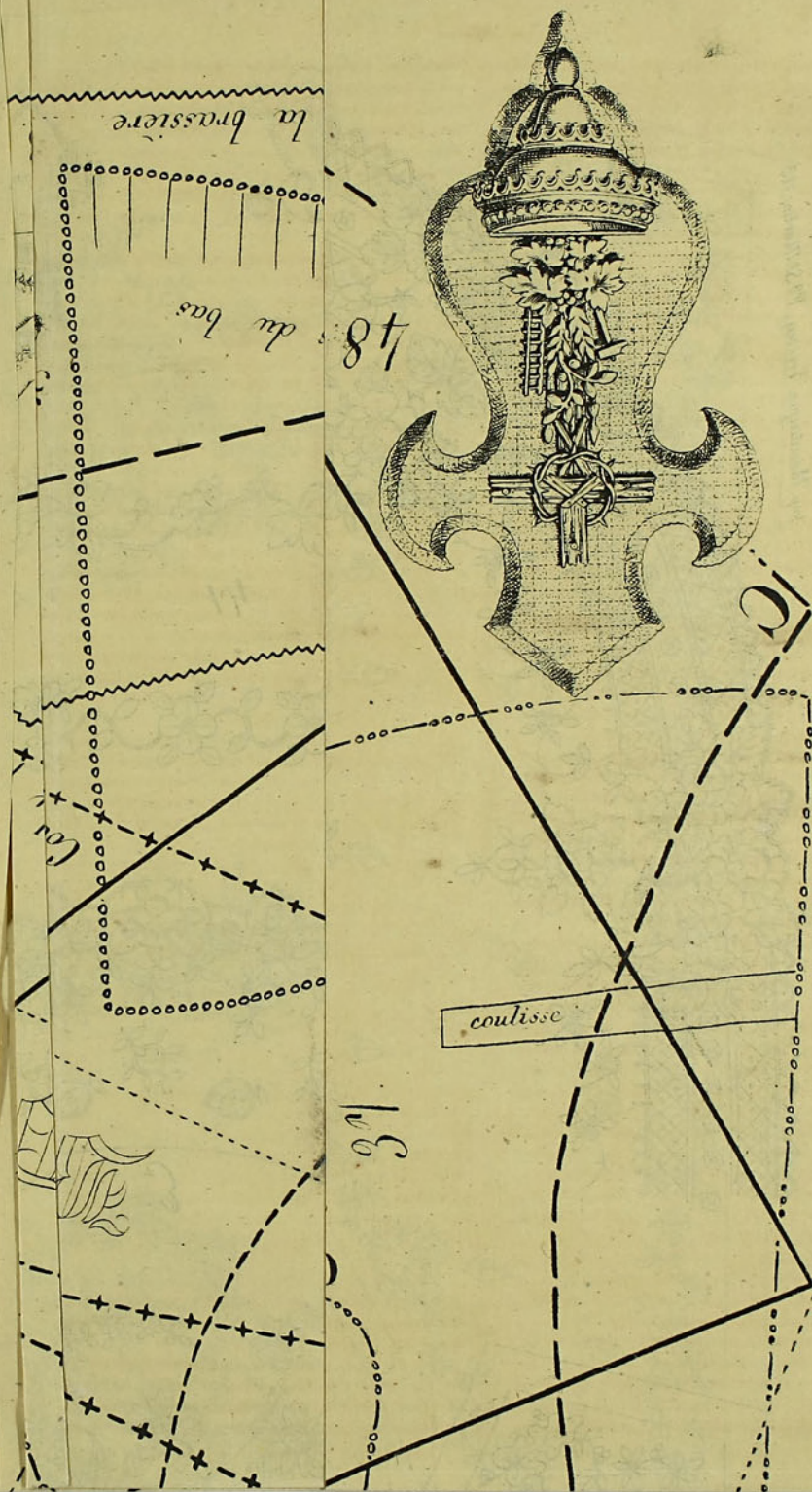
— Nous ne sommes pas au monde pour rêver, mon enfant, dit sérieusement la religieuse, mais pour prier et faire le bien.

— Grondez-moi, vous avez raison, reprit la jeune femme d'un ton caressant; cette folle du logis, à laquelle vous avez si souvent fait la guerre, me joue encore de bien mauvais tours; elle me dit par moments que je n'étais pas née pour cette vie solitaire, et ces soins matériels de tous les jours; que je pourrais comme une autre, tenir ma place et briller dans le monde. L'image enchanteresse de ces fêtes superbes, que je ne connais que par ouï-dire, me poursuit quelque fois jusque dans mon sommeil. Le dégoût et l'ennui se seraient certainement glissés dans mon âme, si, pour combattre tant de vaines pensées, je n'avais conservé le précieux talisman que je tiens de vous, ma mère.

— De moi! dit la sœur avec surprise.

Marguerite se leva, prit la religieuse par la main et l'entraîna en souriant dans un corridor conduisant à une petite chapelle.

Une statue de la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, resplendissait sur l'autel, surmonté d'un grand crucifix; des fleurs fraîchement renouvelées embaumaient ce saint asile; et, dans un cadre



son mari sous le toit d'un
 tant au tel d'épousement qu'elle
 minutes penché sur son visage
 qu'il respirait encore, et que
 de sous assés, de veilles et d'un
 peine soit pour le mettre en état
 transport jusqu'à son, pendant
 on les avait crus morts l'un et

est donc encore de ce monde,
 mal son être avec le ravissement
 retrouvant la fille chère dont elle
 séparée.

dit, au depuis Constantine, vous le
 re l'aurait revendus des champs
 qui travaillaient depuis son prin-
 ant d'erre, que nous avons rem-
 de Pierre Poret, ce cousin de
 vous recueilli l'héritage; ah! c'est
 de consolation de voir mon père et
 de leur sort.

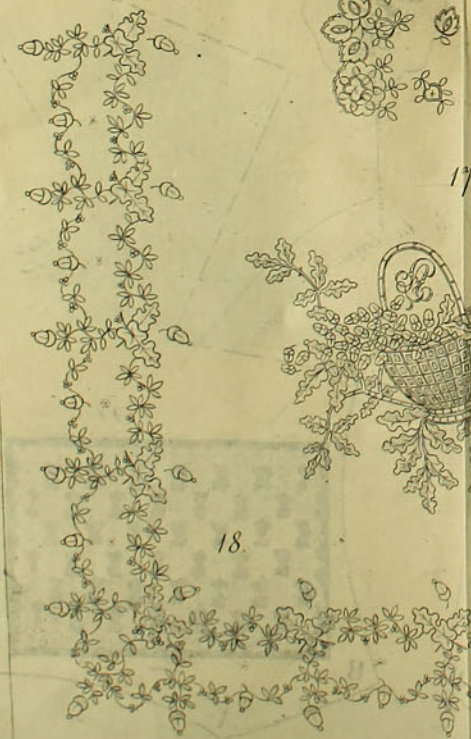
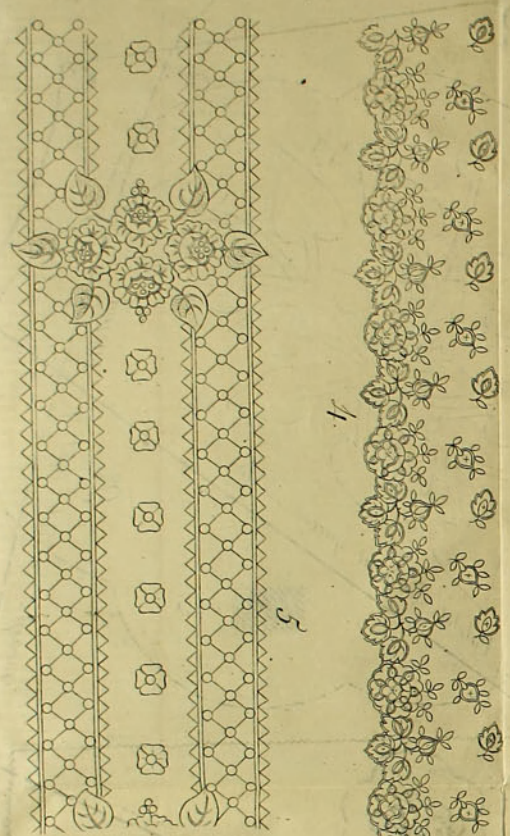
mon fils, vous devez être bien heu-
 reux que vous n'oubliez point de ren-
 à Dieu de vives actions de grâces
 dont il vous a comblés.
 et vaillamment et chacun sa vie
 une.

dem-vrai, je le remercie de tout
 l'avoir-je, ma bonne sœur, ce
 l'existence que j'ai rêvée.
 es pas au monde pour rêver, mon
 tant la religieuse, mais pour pe-
 ser

vous avez raison, reprit la jeune
 vout; cette fille du logis, à la-
 croient fait la guerre, ne jure en-
 il tous; elle me dit par moments
 es pour cette vie solitaire, et ces
 tous les jours; que je pourrais
 leur ma place et trépasser dans le
 l'indifférence de ces âmes superbes,
 e par où-dire, me pourrais quel-
 non sennel. Le digne et l'en-
 tement glorie dans mon âme, et
 de vaines pensées, j'en avais com-
 mune que je tiens de vous, ma

sauir avec surprise.
 a, prit la religieuse par la main et
 nt dans un corridor conduisant

ainte Vierge, tenant l'enfant Jésus
 standard sur l'autel, surmonté
 des fleurs fraîchement reconse-
 r saint asile; et, dans un cul-de



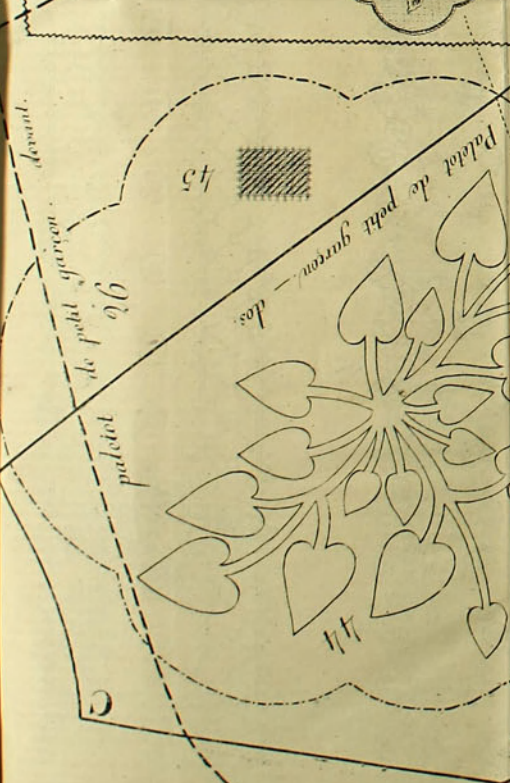
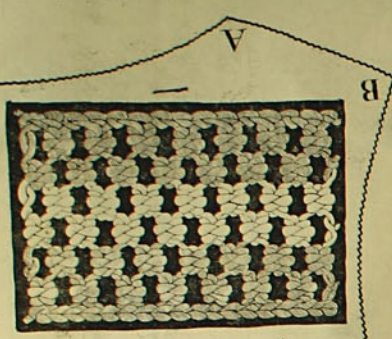
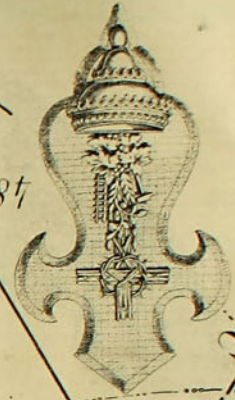
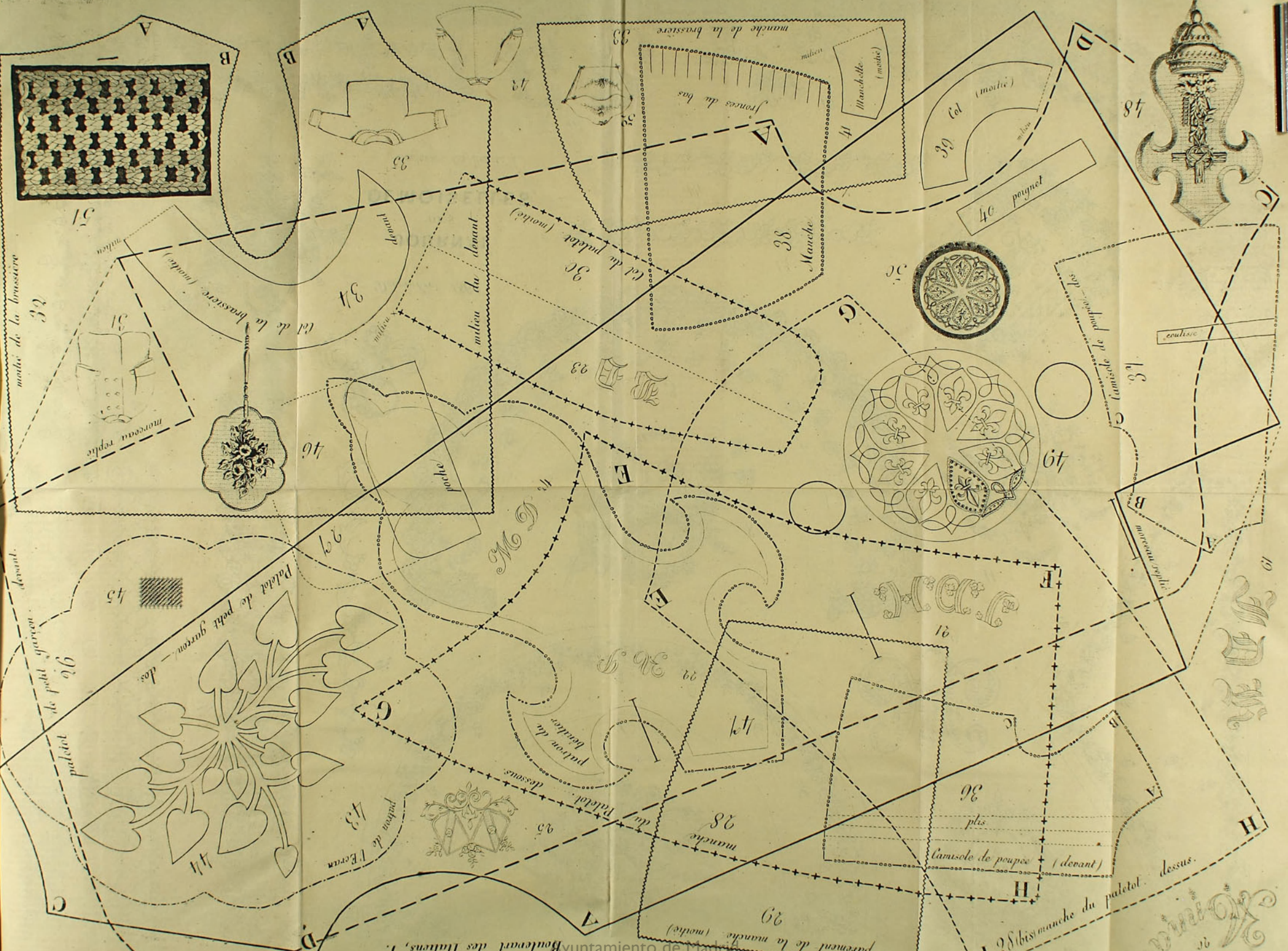
Decembre 1860.

**JOURNAL
 DES
 DEMOISELLES,**

Boulevard des Italiens, 1.



by Messager Fanny P. S. 1860. 113

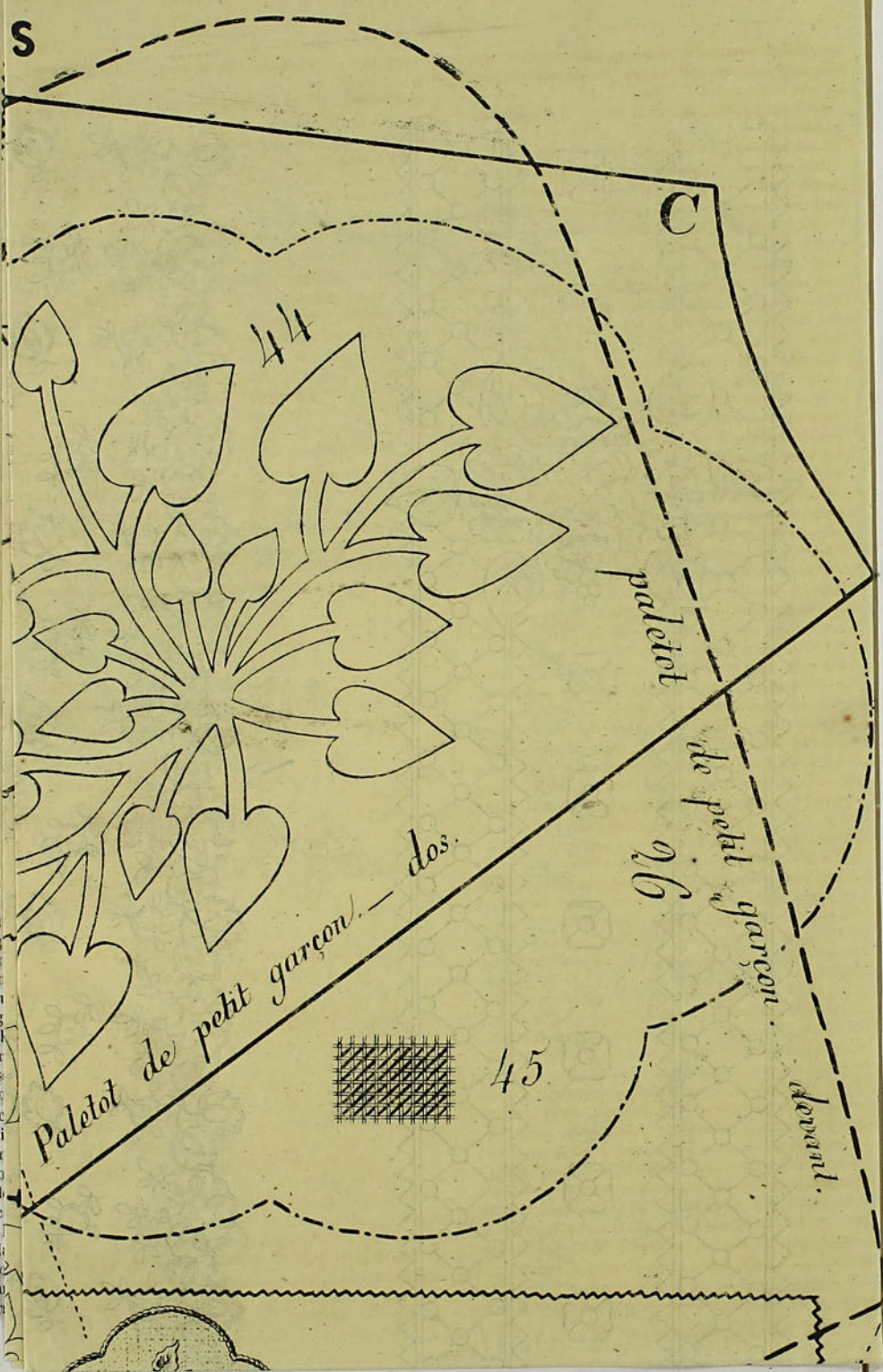


Le dessin de cette robe est en deux parties, la première est le corsage et la seconde est la jupe. Le corsage est en deux pièces, la première est le devant et la seconde est le dos. La jupe est en une seule pièce. Les mesures sont indiquées sur le dessin. Les lettres A, B, C, D, E, F, G, H indiquent les différentes parties du vêtement. Les chiffres 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45 indiquent les différentes pièces du vêtement.

gi
de
ce

sa
te

le
se
éte
d'a
gru
tro
em
lui
cor
gu
dej
de
éte
sa
ciel
pla
mè
ma
sur
sec
trou
S
sior
la b
retr
la d
ensi
elle
et d
mai
ges
d'un
hem
dévo
un d
La
à pe
sité
nir
sang
tient
dont
rir
relig
des
instr
cons
touj
nonc
celui
mèu
la so
fond
au c
que
Ma
circe
com
seun



d'or, faisant pendant à une image de sainte Marguerite, se trouvait un petit papier d'un blanc douteux, couvert d'une écriture à demi effacée.

La jeune femme alluma un cierge, et, s'approchant du cadre :

— Reconnaissez-vous cette écriture, ma mère ?

Puis, sans attendre la réponse, elle lut tout haut ces courtes réflexions, que sœur Euphrosine avait tracées jadis sur la première page de son livre de messe :

« La part de bonheur à laquelle nous pouvons prétendre en ce monde n'est pas plus grande dans la richesse que dans la pauvreté, dans les honneurs que dans une vie obscure ; mais nous la trouverons tout entière dans l'accomplissement de nos devoirs. Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. »

Et plus bas la prière de son enfance :

« Sainte Vierge, ma bonne mère, quel que soit l'état que la Providence me destine, obtenez-moi la grâce d'en remplir les devoirs et d'y faire mon salut. »

— Voilà, dit-elle, ce qui a si souvent chassé de mon âme les désirs d'ambition et de vanité qui viennent l'assaillir. Longtemps j'ai porté sur mon cœur, pliée dans un sachet, cette bienheureuse page arrachée de mon livre de messe, et je puisais dans ce talisman la force de surmonter mes passions mauvaises. La crainte de voir se perdre ou s'effacer ces caractères chéris, auxquels je dois le bonheur d'une vie paisible, m'a seule décidée à les placer dans ce cadre que je laisserai en héritage à mes enfants. Lorsque quelque nouvel orage vient fondre sur mon pauvre cœur, je me réfugie dans cet oratoire que le bon Michel m'a fait construire, je relis ces saintes lignes, et toutes vos instructions d'autrefois me revenant en mémoire, je les médite attentivement ; j'invoque la sainte Vierge ; je me rappelle le jour où vous me trouvâtes endormie au pied de son autel, l'état misérable d'où vous m'avez tirée, celui de tant d'infortunées tombées, faute des secours d'une bonne instruction religieuse, jusqu'au plus bas degré de l'échelle sociale ; et ma prière, commencée dans les larmes, se termine presque toujours en actions de grâces pour tous les bienfaits dont le Seigneur m'a comblée.

Sœur Euphrosine ne put répondre, la vive émotion qui l'avait saisie paralysait les paroles sur ses lèvres ; elle serra la main de son enfant d'adoption, et, tombant à genoux au pied de la statue de la sainte Vierge, elle fondit en pleurs de reconnaissance et d'amour.

La cloche du dîner interrompit ces joies ineffables de l'âme, inconnues à beaucoup d'hommes, mais que les cœurs pieux comprendront aisément. Marguerite, rappelée par ces sons argentins à ses devoirs de maîtresse de maison, conduisit la religieuse sous le treillis (1) parfumé, où la vigne et le chèvre-feuille s'entrelaçaient gracieusement et formaient un rideau de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Le commissaire civil, monsieur Manget, ainsi que les deux spahis, y avaient déjà suivi Michel et le père Bonnard ; les autres voyageurs se trouvaient hors d'état de quitter leur chambre. Tous les convives prirent place autour de la table dressée dans cette salle à manger champêtre ; les volailles et les œufs de la

basse-cour, les légumes et les fruits du jardin faisaient tous les frais de ce repas, le vin même était du crû, et il fut trouvé délicieux, car les vignobles de Michel avaient été garnis des meilleurs plants, et le père Bonnard, qui s'occupait volontiers de la cave, n'épargnait aucune peine pour donner au précieux breuvage tous les soins qui pouvaient lui faire conserver sa bonne qualité naturelle.

La gaieté régnait parmi les convives ; les maîtres de la Michelière, fort éloignés d'autres habitations, se trouvaient heureux de recevoir leurs compatriotes ; les enfants, d'abord intimidés par les figures étrangères, avaient retrouvé leur joyeux babil ; quant au commissaire civil, placé près de Marguerite, il ne pouvait se lasser d'admirer la grâce et la distinction de cette belle jeune femme, de cette perle du désert, comme il l'appelait volontiers, en imitant le langage imagé des poètes arabes ; il ne perdait aucune occasion de lui adresser quelque compliment emphatique, qui amenait parfois sur les lèvres de sa voisine un sourire à demi railleur.

Tout à coup le trot d'un cheval retentit dans la longue allée d'oliviers. C'était un événement à la Michelière que l'arrivée d'un voyageur ; aussi les chiens se mirent-ils à aboyer, et Michel se leva de table pour reconnaître le nouveau venu ; c'était un exprès, porteur d'une lettre adressée à Marguerite. Elle l'ouvrit sur-le-champ.

— Ah ! dit-elle avec un sentiment de tristesse, monsieur le curé a la bonté de m'avertir que l'abbé Dupré est trop souffrant depuis quelques jours pour pouvoir venir dire la messe dimanche.

— Eh bien, ne te chagrine pas, mignonne, dit le colon, ce jour-là j'attellerai la carriole à trois heures du matin, et je presserai la grise de façon que nous arrivions à temps pour la grand-messe.

— Merci, Michel, répondit Marguerite avec un doux sourire, tout en donnant ses ordres pour le repas du messager.

— Madame, dit avec empressement le commissaire civil, je serais trop heureux de pouvoir vous rendre à la ville la gracieuse hospitalité que je reçois ici ; mon modeste hôtel se transformerait à mes yeux en palais si vous daigniez vous y reposer, ne fût-ce que quelques heures.

— Vous êtes trop aimable, Monsieur, répondit Marguerite, mais quelque confiance que je puisse avoir dans la bonne de mes enfants, ce n'est jamais sans inquiétude que je m'éloigne d'eux, car le plus jeune n'est pas même entièrement sevré ; je retournerai donc à la Michelière de suite après la messe.

— C'est une résolution bien cruelle pour moi, Madame, mais j'ose espérer mieux de l'avenir, vous ne pouvez pas rester éternellement enterrée dans votre Michelière, quelque charmante oasis qu'elle paraisse d'ailleurs. C'est un crime de lèse société que de priver celle de Sétif d'une personne telle que vous.

— La société de Sétif m'en absoudra, je l'espère, dit en riant Marguerite.

— Bien au contraire, Madame, et elle vous condamnera, par ma voix, à venir passer l'hiver à la ville, où vous serez la reine de toutes les fêtes.

— Sapristi ! dit Michel, qui ne comprenait qu'imparfaitement les galants discours de son hôte, comme vous y allez, monsieur le commissaire ! Marguerite passer l'hiver à Sétif ! et que deviendrions-nous,

(1) Treillis, salon champêtre dont les clôtures sont en claire-voie.

père Bonnard et moi, si elle faisait une si longue absence?

— Mais vous viendriez aussi, mon cher monsieur Michel.

— Et qui surveillerait les ouvriers? qui dirigerait les labours? Quand on veut que le pain lève, il faut mettre la main à la pâte, voyez-vous, et l'œil du maître est nécessaire pour mettre tout le monde en haleine.

— Pour l'été je suis de votre avis, mais dans l'hiver on a peu de chose à faire à la campagne, et d'ailleurs, vous ne voudriez pas priver plus longtemps madame Michel des plaisirs de son âge.

— Mes plaisirs sont au milieu de ma famille, dit doucement Marguerite que la religieuse approuva du regard.

— Mais c'est aussi la cause de votre famille que je plaide, reprit vivement le commissaire, vous trouveriez pour vos enfants, à Sétif, des ressources d'éducation qui vous manquent ici.

— J'y ai bien souvent songé, répondit la jeune mère, devenue pensive.

— Vous voyez bien que madame est de mon avis, dit le commissaire au colon.

— Alors c'est autre chose, répondit celui-ci avec sa bonhomie accoutumée, quoique je ne voie pas trop les moyens d'abandonner la surveillance de nos travaux.

— Il y en aurait un bien simple, dit M. Manget, qui avait jusqu'alors gardé le silence, un de mes amis cherche une terre à acheter dans les environs de Sétif, celle-ci lui conviendrait à merveille. Si vous vouliez la lui vendre, je me fais fort de vous en faire avoir un prix qui vous permettrait de vivre largement à la ville.

— Et que ferais-je du matin au soir, n'ayant plus de champ à cultiver? dit Michel.

— Vous vivriez en bon bourgeois, vous promenant pour votre plaisir, reprit le commissaire; vous pourriez encore acheter une maison avec un grand jardin, dans lequel vous cultiveriez des fleurs et des fruits.

— Tout cela demande réflexion, dit Marguerite en se levant pour servir le café, et d'ailleurs, monsieur plaisante sans doute.

— Je parle très-sérieusement, Madame, dit le vieillard en se rapprochant de la jeune femme, et, à dire vrai, mon voyage à Sétif n'avait pas d'autre but que celui d'en visiter les environs pour y chercher une propriété telle que la désire mon ami.

Il offrit son bras à Marguerite, et tous deux se promènèrent quelque temps sous la thèse (1) nouvellement plantée, où le commissaire civil ne tarda pas à les rejoindre.

Lorsqu'ils retournèrent au treillis, sœur Euphrosine, restée avec le père Bonnard et les enfants, remarqua que la jeune femme était fortement préoccupée.

— Ne pensez-vous pas, ma bonne mère, lui dit Marguerite à demi voix, qu'il serait bien doux pour des chrétiens d'avoir la messe assurée tous les dimanches, et de pouvoir même l'entendre tous les jours?

— Sans doute, répondit la sœur, mais je pense aussi que le bon Dieu nous tient compte des difficultés que nous éprouvons à remplir nos devoirs religieux,

et que nous pouvons le servir fidèlement et accomplir notre salut partout où la Providence a marqué notre place.

Elle baisa le front de la jeune femme et se retira aussitôt près de sa compagne malade; le père Bonnard imita son exemple; on se couchait de bonne heure à la Michelière, et les étrangers avaient besoin de repos. Deux heures après, tout dormait sous le toit hospitalier du colon; tous, excepté Marguerite, que des pensées tumultueuses privaient des douceurs du sommeil.

Elle s'était sérieusement entretenue avec son mari des propositions de M. Manget, et quoique le bon Michel n'eût pas dissimulé sa répugnance à quitter l'établissement prospère qu'il avait créé avec tant de soins et de fatigues et un genre de vie qui convenait si parfaitement à ses mœurs simples et laborieuses, il avait fini par dire à sa femme que si, dans l'intérêt de leurs enfants, elle jugeait nécessaire de vendre la Michelière et d'habiter une ville, il la laissait libre d'entrer en arrangement avec M. Manget. Toute la responsabilité de cette décision pesait donc sur Marguerite, et l'on comprend l'agitation de son esprit au moment de prendre une résolution de laquelle dépendrait peut-être le bonheur ou le malheur de tous ceux qui lui étaient chers. Le prix offert par le vieillard dépassait les prétentions de madame Michel, et paraissait à son inexpérience des besoins factices et du luxe des villes, plus que suffisant pour y vivre à l'aise et pour y prendre aisément un rang qui avait été de tout temps l'objet de ses secrètes ambitions.

Ce ne fut que vers les deux heures du matin qu'elle s'endormit enfin d'un sommeil agité. Elle rêva que Michel avait été nommé maire de Constantine, et qu'en sa qualité de mairesse, elle recevait la visite de la femme du gouverneur; que l'Empereur venait en Algérie, et qu'elle le complimentait à son passage; enfin qu'elle mariait sa fille avec un jeune colonel en passe de devenir général. Un trop prompt réveil la destitua bientôt de ces grandeurs imaginaires, et lui rendit ses incertitudes de la veille.

Le soleil se levait radieux dans un ciel d'azur, ses rayons d'or faisaient scintiller comme des rubis chaque goutte de rosée suspendue aux feuilles des arbres; les insectes joyeux le saluaient de leurs bourdonnements, et les oiseaux de leurs chansons; les fleurs écloses la nuit épanchaient dans les airs leurs premiers parfums, et la campagne rafraîchie brillait d'un nouvel éclat. Marguerite se leva à la hâte, elle ouvrit la fenêtre de sa chambre pour respirer l'air embaumé, et jeta un long regard sur les champs fertiles entourés de haies d'aloës, et les riches coteaux plantés de vignes et d'oliviers; mais ces beautés de la nature n'eurent pas le pouvoir de la distraire de ses préoccupations. Elle s'enveloppa de son peignoir, sortit sans bruit pour ne pas réveiller ses enfants, traversa le corridor, et pénétra dans l'oratoire. Quelque matinale qu'elle eût été, une autre l'avait précédée cette fois dans le saint asile : sœur Euphrosine priait au pied de l'autel; ses mains jointes tenaient encore le long rosaire qu'elle venait de réciter, et quelques larmes coulaient de ses yeux levés vers le ciel. L'esprit et les sens de la bonne religieuse étaient si absorbés dans sa méditation, qu'elle n'entendit point Marguerite, et ce ne fut que quand la jeune femme se fut agenouillée à ses côtés qu'elle s'aperçut de sa présence. Un regard ma-

(1) Thèse, allée couverte, basse et sombre.

ternel jeté sur son enfant d'adoption lui révéla le trouble de ce cœur.

— Je viens de prier Dieu pour vous, lui dit-elle avec émotion.

— Merci, répondit Marguerite en lui serrant la main; j'ai, en effet, grand besoin de prières, car cette journée va décider de mon sort, mon mari me laisse libre de vendre ou de garder la Michelière, et M. Manget attend une réponse positive.

— Et que comptez-vous faire, ma fille?

— Ne dois-je pas prendre, avant tout, en considération l'intérêt de mes enfants, dit-elle?

Sœur Euphrosine garda le silence.

— Donnez-moi votre avis, ma mère, reprit vivement la jeune femme, j'ai grand besoin de conseils!

— Et d'approbation, sans doute, reprit la sœur avec un tendre sourire qui tempérât la nuance légèrement ironique de cette réponse évasive, mais je ne suis qu'une pauvre religieuse qui ne connaît pas grand-chose aux affaires de ce monde; ne prenez conseil que de Dieu et de votre conscience, ma fille; c'est elle qu'il faut consulter. Si, dégageant votre esprit de tout intérêt personnel, de toute égoïste vanité, vous n'avez réellement en vue que l'avantage de votre famille, Dieu vous inspirera, n'en doutez point, et vous suggérera le meilleur parti que vous puissiez prendre.

— Les chances de prospérité de mes chers enfants ne seront-elles pas plus assurées dans une grande ville par l'instruction et par la connaissance du monde qu'ils pourront y acquérir, que dans la solitude où nous vivons? reprit encore Marguerite, qui, suivant le fil de ses propres pensées, n'avait écouté qu'à demi les observations de la bonne sœur.

La religieuse se leva, décrocha le cadre d'or que Marguerite lui avait montré la veille, et le lui présenta à son tour :

— Pour vos enfants comme pour vous, lui dit-elle, ces paroles de Notre-Seigneur sont véritables, ma fille; apprenez à ces chers petits à chercher-avant tout *le royaume des cieux et sa justice*, et, à la campagne comme à la ville, dans les richesses comme dans la pauvreté, dans les honneurs comme dans une vie obscure, ils jouiront de cette paix du cœur, de ce calme de la conscience qui adoucissent les maux inséparables de toute condition humaine, et sans lesquels tous les plaisirs d'ici-bas se changent en dégoût et en amertume.

La jeune femme appuya ses lèvres sur la page encadrée, et, agenouillée sur son prie-Dieu, la tête cachée dans ses mains, elle se mit à prier et à méditer devant le Seigneur. La question qui la préoccupait si vivement depuis la veille se présenta alors à son esprit sous un jour plus vrai; elle s'avoua, dans la sincérité de son cœur, ce qu'elle avait voulu jusqu'alors se dissimuler à elle-même, que, sous le désir certainement bien réel d'assurer le bonheur de ses enfants, se cachait l'espoir vaniteux de briller enfin dans le monde par son esprit, sa fortune et sa beauté; espoir ravivé la veille par les flatteries du jeune commissaire, et par les conseils intéressés de M. Manget. Elle se représenta Michel et le père Bonnard, si habiles cultivateurs, si considérés dans leur utile profession, si aimés de leurs ouvriers, transportés tout à coup dans des salons où leur ignorance des usages du monde, leurs mains calleuses et leurs manières rustiques exciteraient les sourires moqueurs d'une jeunesse

frivole; elle se demanda si leur santé même ne souffrirait point d'un changement d'habitudes, toujours pénible à leur âge; si de grands loisirs, ou, pour mieux dire, l'oisiveté leur seraient faciles à supporter, et moralement salutaires; elle réfléchit que ses enfants étaient encore bien jeunes, que l'air de la campagne fortifiait leur tempérament, et qu'en se livrant elle-même avec ardeur à l'étude pour augmenter ses connaissances acquises, elle pourrait développer leur intelligence, et leur servir longtemps de professeur.

— Vous seconderez mes efforts, ô mon Dieu! et vous me donnerez la force d'accomplir cette noble tâche, dit-elle du fond du cœur, vous, mon Seigneur et mon père, dont la miséricorde m'a soutenue comme par la main dès mes premiers pas dans la vie, vous qui m'avez sauvée des tentations du vice et de la misère, de la fureur des éléments et de mes propres passions; vous qui m'avez rendue heureuse épouse et heureuse mère, vous qui m'accueillerez un jour dans votre saint paradis!

Son talisman avait produit sur son esprit l'effet accoutumé, cette nouvelle crise d'amour-propre s'était calmée peu à peu, et sa prière, commencée dans le trouble et l'agitation, se terminait en hymne d'amour et d'actions de grâce.

Marguerite se releva calme, et forte dans sa résolution, elle embrassa la bonne sœur, qui priait à ses côtés, et sortit pour s'informer de la santé de ses malades et pour s'occuper du bien-être de ses hôtes.

En descendant l'escalier, elle rencontra son vieux père qui la cherchait.

— Michel prétend, lui dit-il, que tu veux vendre la Michelière pour aller habiter une grande ville, afin d'y envoyer tes mioches à l'école! qu'y ferons-nous, dans ta grande ville? Es-tu lasse de ton bonheur?

— Calmez-vous, mon père, répondit en souriant la jeune femme, nous garderons la Michelière, et nous continuerons à l'habiter, puisque vous l'aimez tant.

— A la bonne heure, reprit le père Bonnard, mais que me chantait donc ton mari?

— Vrai! nous resterons à la Michelière? s'écria Michel, qui arrivait à son tour.

— Oui, mon cher Michel, j'ai bien réfléchi depuis hier au soir, et je crois avoir trouvé le moyen d'élever nos enfants sans nous éloigner d'ici, je t'expliquerai cela plus au long.

— Ah! sapristi! j'en suis bien content! s'écria le colon en embrassant sa femme, car je ne voulais pas te le dire de peur de te contrarier, ma mignonne, mais ce m'était un grand crève-cœur de vendre ce beau domaine, et du moment où ce n'est pas nécessaire pour les enfants, je ne le donnerais pas pour tout l'or du monde.

Au déjeuner, qui réunit encore sous le treillis les convives de la veille, et de plus sœur Scholastique, qui se trouvait à peu près rétablie, Marguerite eut à subir de nouveau les tentations des deux étrangers; mais, devenue forte contre leurs attaques courtoises, elle déclara net à M. Manget que, toutes réflexions faites, Michel ne se déferait de sa terre à aucun prix, et elle dit au commissaire civil qu'elle n'irait point passer l'hiver à Sétif, dû-il la traiter de campagnarde et de sauvage; elle les engagea cependant l'un et l'autre à venir à la Michelière toutes les fois que leurs affaires leur en laisseraient le loisir, et elle se montra pour tous pleine de politesse et de bonté.

La carriole de Michel et ses meilleurs chevaux furent mis à la disposition des voyageurs pour les conduire à Sétif, et les deux blessés, encore trop souffrants pour pouvoir se remettre en route, furent laissés aux soins de Marguerite. Sœur Euphrosine embrassa sa chère fille avec une ineffable tendresse, et celle-ci ne put retenir quelques larmes en la voyant partir; larmes d'émotion, de reconnaissance et d'amour, que ses chers petits enfants essuyèrent de leurs baisers !

La famille du colon vit maintenant heureuse et calme à la Michelière; le Seigneur a béni ses travaux, les richesses se sont accrues encore, d'autres terrains incultes ont été défrichés, les collines dénudées se sont couvertes d'une végétation nouvelle. Il faut tout un peuple de labourers pour cultiver une si grande terre, Michel en a fait venir de France avec leurs femmes et leurs enfants; les maisonnettes qu'il leur a fait bâtir, groupées autour de la Michelière, forment comme un petit village; au milieu, s'élève une jolie église, à laquelle un prêtre du diocèse ne tardera pas à être attaché. Marguerite pourrait se considérer comme la souveraine de cette petite colonie, elle aime mieux en être la mère. Elle apprend le catéchisme aux petits enfants, soigne les malades, visite les infirmes, et se fait aimer de tous par son affabilité et sa douceur. La gentille Thérèse la seconde admirablement dans ces bonnes actions; c'est une jolie fille robuste, fraîche et gaie, peu savante, peut-être, mais très-habile dans tous les ouvrages de couture et de broderie, écrivant purement sa langue et s'exprimant avec grâce en français et en arabe; elle n'est point musicienne, mais sa voix, naturellement fort juste, rivalise avec l'alouette des champs, et s'élève douce

et pure pour chanter les louanges du Seigneur. Thérèse est la joie de la maison, comme Marguerite en est l'âme et la vie. L'aîné des garçons veut être cultivateur comme son père, mais sa mère a exigé qu'il apprit le latin; le desservant de la chapelle, que l'on attend incessamment, continuera son instruction déjà assez avancée, et ses deux petits frères seront élevés comme lui.

Les habitants de Sétif connaissent et estiment la famille Michel; les principaux fonctionnaires et les notables du pays se font un plaisir de profiter de temps en temps de la gracieuse hospitalité qu'ils reçoivent toujours à la Michelière. Une route plus directe nouvellement tracée a raccourci la distance, et, dans les rares apparitions que Marguerite fait à la ville, ils s'efforcent de lui rendre en égards et en bons procédés les politesses qu'ils en ont reçues. Madame Michel n'est point insensible à ces témoignages de considération, mais, mûrie par la réflexion et par l'expérience, elle n'y attache plus qu'une importance secondaire; et sœur Euphrosine, qui la cite souvent pour modèle à ses jeunes élèves, dit, en parlant de son enfant d'adoption :

Elle a su sacrifier le plaisir au devoir, l'égoïsme, la mollesse et la vanité au saint amour de Dieu et de la famille; et elle a trouvé dans cette voie autant de calme et de bonheur qu'on peut en espérer sur la terre. Comme Salomon, qui, ne demandant à Dieu que la sagesse, reçut aussi la richesse et la gloire, elle a cherché le royaume des cieux et sa justice, et tout le reste lui a été donné comme par surcroît.

COMTESSE DE LA ROCHE-RE.

UN SONGE

Nous nous promenions un soir dans la forêt de Sénart, je donnais le bras à mon père, mon frère marchait devant nous; il rencontra une grande fourmilière, qu'il s'amusa à détruire. J'arrêtai mon père pour regarder ces petits êtres effrayés qui fuyaient dans toutes les directions, emportant un gros œuf blanc d'un volume presque égal au leur.

Mon père venait d'achever la lecture de l'ouvrage d'Huber sur les abeilles et les fourmis; il nous parla de ces insectes, qui, réunis en société, présentent l'étonnant spectacle de gouvernements réguliers, monarchiques chez les abeilles, républicains chez les fourmis et où chacun concourt au bien de tous. Dans les ruches comme dans les fourmillières, nous disait mon père, les habitants sont partagés en classes bien tranchées, car c'est par leur nature différente. Chez les abeilles, la reine, beaucoup plus grosse que ses sujettes, et les bourdons, plus petits et privés d'aiguillons, peuplent seuls la ruche; au-dessous sont les ouvrières dont les unes élèvent les enfants, et les autres vont recueillir, sur les fleurs, les sucs dont elles font la cire et le miel qui nourrit tout le monde.

Chez les fourmis, les fourmis ailées (patriciens et patriciennes de la cité), donnent seules aussi des enfants à la république, comme la reine et les bourdons chez les abeilles; au-dessous des fourmis ailées, le peuple est partagé également en nourrices et en pourvoyeuses. Et remarquez que, dans les ruches comme dans les fourmillières, c'est par des nourritures différentes données aux enfants, que les nourrices font reines, bourdons, patriciens, patriciennes et le peuple ! Nous écoutions avec intérêt. Mon père entra dans des détails curieux sur les mœurs de ces insectes, et nous cita des faits si extraordinaires, que notre étonnement touchait à l'incrédulité ! Le très-savant Huber, qui les raconte, ajouta mon père, a passé sa vie à observer abeilles et fourmis, mes enfants. Rentrés à la maison, nous achevâmes la soirée par la lecture de Trilby, ce charmant conte de Nodier que tout le monde connaît sans doute.

En m'endormant, syphide, abeilles, fourmis, se mêlèrent dans mon cerveau et me donnèrent le rêve que voici.

Je me retrouvais seule dans la forêt assise à l'en-

droit où nous avions écouté les récits de mon père, un joli petit sylphe, parent de Trilby, sans doute, m'apparut aussitôt, et, me saluant avec une grâce qui n'appartient qu'à ces êtres éthérés, m'apprit qu'il était l'esprit familier du canton, prêt à me servir dans tout ce que je pourrais désirer.

« Vous avez donc de grands pouvoirs ? lui demandai-je sans aucun effroi, car sa petite taille, sa voix douce, son visage aimable et charmant ne pouvaient inspirer aucune crainte.

— Mettez-moi à l'épreuve, répliqua-t-il en s'asseyant près de moi.

Deux abeilles volaient l'une vers l'autre dans l'allee à deux pas de nous ; les montrant à mon petit sylphe, je lui demandai si le savant Huber n'avait pas commis quelques erreurs dans son ouvrage.

Pour toute réponse, il fit un geste de commandement, et les deux insectes vinrent s'abattre sur ma main.

Je fus effrayée, car j'avais été piquée récemment par une abeille ; mon sylphe le savait-il ? il me rassura.

— Celles-ci ne vous feront aucun mal, et leur conversation vous instruira mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

— Mais je ne comprends pas le langage de ces insectes ?

— Vous le comprendrez.

Je le compris effectivement, et je donne ici la traduction de leur entretien (traduction libre comme on peut croire).

Elles se serraient les pattes et battaient des ailes avec toutes les démonstrations de joie qu'un insecte peut exprimer, et leur émotion était telle qu'elles restèrent un instant sans parler.

L'une, fort rousse, était évidemment plus âgée que l'autre (chacun sait qu'on connaît l'âge des abeilles à leur couleur plus ou moins foncée).

— Que je suis contente de te rencontrer, dit enfin la rousse, dominant la première son émotion.

— Et moi, chère maîtresse, que de fois j'ai pensé à votre départ, en travaillant.

— Crois-tu qu'on oublie aussi une ouvrière telle que toi, petite ?...

— Je vous trouve maigrie, reprit la blonde avec sollicitude.

— Ce n'est pas étonnant, j'ai eu tant de fatigues depuis notre séparation. Je suis, de plus, exténuée ce matin, étant encore à jeun.

— Acceptez donc un peu de nourriture, dit la jeune, tendant à la rousse du miel au bout de sa trompe.

Celle-ci le dégusta en connaissance.

— Je te fais compliment, c'est très-fin, très-parfumé, tu travailles encore mieux que de mon temps !

— C'est à vous qu'en revient l'honneur, maîtresse.

— Comment es-tu seule et si loin de chez toi ?

— Je me suis sauvée à tire-d'ailes pour ne pas assister au massacre de nos bourdons ; ces pauvres êtres sans défense me font pitié.

— Bah ! reprit la rousse avec un geste d'insouciance, si on laissait vivre ces gros mangeurs qui ne font autre chose que de se croiser les pattes, ils amèneraient la famine, et tout le monde périrait.

— Ne parons pas de ces cruelles nécessités, répondit la jeune.

— Eh bien, donne-moi alors des nouvelles de là-bas ?

— Il est arrivé de bien terribles choses, maîtresse ! quand vous emmenâtes l'une de nos jeunes Reines, vous savez qu'il nous en restait encore, nous n'étions plus assez nombreuses pour leur donner des sujettes.

— La prudence veut que nos nourrices en fassent plus d'une, on n'élève pas tous les enfants !

— Sans doute, mais par quelles anxiétés l'on passe quand elles viennent toutes à bien !

— Dans ce cas, elles doivent se combattre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, je vis ces duels en... (ici la Rousse cita une date d'abeille.)

— Elles combattaient, maîtresse, et mes antennes se dressent encore d'effroi à ce souvenir ! Nous étions toutes là ! on n'a pas le cœur à l'ouvrage en ces terribles moments ! vous le savez, puisque vous y avez passé ! ne me demandez aucun détail ; quand les rivaux fondirent les unes sur les autres avec une intrépidité sans égale, je fermai les yeux et ne les rouvris qu'aux cris répétés de *Vive la Reine* ! Une seule restait, quels hurras ! c'était à faire crouler les murailles ! on s'égosillait, on pleurait, on s'embrassait, on battait des pattes, nous étions folles de joie.

— Miel et cire ! on avait raison, vous étiez sûres d'avoir pour reine la plus valeureuse !..

Les abeilles sont du parti du vainqueur, mais que d'hommes sont insectes en ce point, me dit mon petit sylphe (il était bien sûr parent de Trilby).

— Nous avons eu aussi notre événement tragique chez nous, petite, nos cellules étaient bâties, la Reine les peuplait, les nourrices élevaient les enfants, nous travaillions à mort pour nourrir tout le monde, et tout allait à souhait, quand un monstre s'introduisit dans notre demeure ; la Reine était heureusement dans les airs occupée à ses devoirs de maternité, et nous aux champs, malheureusement ! Aucune mesure ne peut te donner l'idée de la grandeur de ce colosse, il me cause encore des cauchemars quand j'y songe en m'endormant ! poilu de la tête jusqu'au bout de sa longue queue, il avait un museau rempli de dents acérées et quatre pattes armées de griffes.

— Une petite souris sans doute, dis-je au sylphe.

— Je suis encore à me demander comment il put entrer chez nous ! Il se jeta sur les cellules, dévorant tout, enfants et berceaux....

— Vous me faites frémir, interrompit la jeune abeille en palissant.

— Se jeter sur lui, le percer de toute part et le tuer fut l'affaire d'un instant pour les nourrices, aussi courageuses que dévouées ; mais combien périrent dans cette lutte affreuse ! les unes, écrasées par le géant qui se tortait et se roulait sous leurs piqures, les autres, pour avoir laissé leur aiguillon dans ses flancs, dans l'empirement de leur colère.

Le monstre mort les menaçait encore ! Étendu sur le carreau, il enflait et viciait l'air, il était intransportable, les enfants suffoquaient, refusaient de manger ! les nourrices se désespéraient et ne savaient que faire : les nourrices ne sont pas très-inventives (chacun son état).

Nous rentrons, sur ces entrefaites ; nous déchargez, courir chercher les sucs qui nous servent à bâtir pour mûrir le monstre sur place, fut aussitôt résolu.

— Elles recueillent ces sucs sur les peupliers, et

vous les nommez *propolis*, me dit le petit sylphe.

— Je le sais, lui répondis-je.

— Nous travaillâmes toute la nuit et ne nous reposâmes qu'après l'œuvre terminée.

— Et les dragons, dit la jeune abeille en frémissant.

— Ils dévorèrent bien de pauvres ouvrières cette nuit-là, ma fille, sans compter celles qui succombèrent à la fatigue!...

Les deux abeilles émuees gardèrent un instant le silence.

— Ce qu'elles nomment dragons sont les papillons de la pomme de terre appelés *tête de mort*.

— Je connais ce papillon de nuit, fis-je, il est très-grand.

— Et si friand de miel qu'il fait carnage des pauvres abeilles ouvrières, reprit le sylphe.

— Sans ces dragons, reprit la jeune abeille, notre existence serait aussi heureuse qu'elle est belle. Vivre sous le soleil dans ces palais parfumés qui nous enveloppent, disait-elle avec exaltation, comme on doit nous envier! Les pauvres nourrices qui passent leur vie à la maison à pétrir les pâtes différentes des enfants, à les veiller et à les nourrir, sont à plaindre, vraiment! Nous travaillons autant qu'elles, il est vrai, mais quels beaux ateliers, et que l'ouvrage est charmant!...

— A ton âge tout paraît beau, petite, j'ai eu aussi tes illusions, mais je vois maintenant la vie telle qu'elle est! il faut rentrer au logis bien chargée, et combien n'y rentrent pas quand, emportées par l'ardeur du travail, la nuit les a surprises dans les champs loin de leur demeure.

— Cela m'est arrivé souvent, maîtresse, mais j'ai eu jusqu'ici la chance d'échapper à ces terribles ennemis que j'ai rencontrés plus d'une fois! Quelles terreurs et quelles émotions.

— C'est singulier, dit la rousse, rêveuse, les anciennes de mon temps tenaient des anciennes du leur que ces dragons n'avaient pas toujours existé.

— Les abeilles n'élèveraient pas de statues à Parménier, me dit le petit sylphe en souriant.

— Croyez-vous ces propos? demanda la jeune abeille.

— Les paroles doivent avoir des tiges comme les fleurs, petite, répondit sentencieusement la rousse, mais *pourquoi et comment!* cela nous passe. Nous voilà assez reposées, ne perdons pas notre temps. Quand nous reverrons-nous? Tu suivras peut-être prochainement l'une de vos jeunes Reines! tu sauras alors si l'on oublie la première patrie! fit la rousse avec mélancolie; où iras-tu? nous rencontrerons-nous jamais? Viens travailler avec moi, qui sait si ce ne sera pas la dernière fois! J'ai aperçu hier un champ où nous trouverons une belle moisson; je le cherchais quand je t'ai rencontrée, il ne doit pas être loin d'ici.

Les deux abeilles s'envolèrent.

— Quels instincts admirables règnent dans les ruches, me dit le petit sylphe en suivant des yeux le vol des abeilles, les essais qui se séparent des ruches sont composés des ouvrières et des nourrices expérimentées, et ce sont les jeunes qu'elles ont formées qui restent dans la mère ruche.

— Les prévisions de Dieu nous sont démontrées

dans toutes ses créations, grandes ou petites, répondis-je.

— Voulez-vous maintenant aller chez les fourmis? me demanda le petit sylphe.

— Comment me ferez-vous entrer dans une fourmillière?

— Ne vous préoccupez pas de ceci, et, se levant, il s'engagea dans une charmante allée où je le suivis.

— Vous savez qu'il y a beaucoup d'espèce de fourmis, me dit mon conducteur tout en cheminant. Dans les contrées chaudes, il y en a qui sont très-funestes même aux hommes, mais celles de notre pays ne font tort qu'aux provisions de vos maisons. Il y en a de mœurs fort douces et fort pacifiques, elles rassemblent des pucerons dans leur demeure.

Ces pucerons sont les vaches des fourmis, mon père nous l'a dit, ils fournissent une liqueur sucrée, formée par les sucs des branches dont ils se nourrissent, les fourmis en sont très-friandes; et c'est en flâtant de leurs mandibules l'espèce de trompe qui termine le corps de ces étranges insectes qu'elles obtiennent cette liqueur.

— D'autres espèces sont douées d'instincts belliqueux, reprit le sylphe, les fourmis guerrières vont attaquer, même fort loin, les tribus de pasteurs qu'elles réduisent en esclavage, et dont elles emportent les provisions. C'est chez une de ces tribus guerrières que je vous conduis.

Dans le silence de la forêt, nous entendîmes des bruits qui n'étaient autres que ceux de cette fourmillière où nous allions, et je l'aperçus bientôt. Elle était située à l'abri du vent du nord, et ombragée de fougères qui lui donnaient un aspect fort agréable.

— Comment ces petits êtres ont-ils pu charrier et rassembler les rameaux et les feuilles sèches qui la composent? n'est-ce pas déjà une merveille? me dit le sylphe.

— Les routes qui aboutissaient à la cité étaient encombrées de longues files de fourmis marchant dans les deux sens; les pourvoyeuses partaient chercher des provisions; d'autres, revenant chargées, arrêtaient celles qui ne l'étaient pas, pour leur indiquer les endroits où elles trouveraient fortune. C'est par leurs mandibules qu'elles s'entendaient, et leur langage devait être clair et concis, car elles se comprenaient aussitôt et couraient sans indécision où leurs camarades les envoyaient. Une multitude d'autres fourmis portaient de gros œufs blancs, les exposaient à l'action bienfaisante du soleil, qui hâte leur éclosion; d'autres encore escortaient les patriciennes prêtes à donner des enfants à la république; on leur avait arraché leurs ailes pour s'assurer la possession de leurs œufs; privées de leur liberté, elles marchaient tristes et languissantes malgré les soins et les respects dont on les entourait, ce qui prouve que partout les grands ont leurs chaînes et leurs malheurs comme les petits; et c'est justice, mais est-on assez pénétré de cette vérité?

Un spectacle curieux attira mon attention : une vingtaine de pourvoyeuses transportaient un ver plus lourd qu'elles; leur moyen était fort ingénieux, pendant que la moitié soulevait le fardeau, l'autre moitié roulait sous lui une grosse paille en guise de levier : le ver tombait en avant, ainsi avancé de toute sa longueur; puis elles recommençaient la même manœuvre.

Pendant que je les regardais, le sylphe me métamorphosait en fourmi, et prenait aussi la même forme. Je fus bien un peu étourdi de me trouver subitement le nez contre terre marchant à six pattes.

— Excusez ma liberté, me dit le sylphe, mais il n'y avait que ce moyen pour entrer dans la fourmillière, et ce que vous y verrez vaut la peine de la transformation.

— Ces fourmis, qui ne nous connaissent pas, vont nous chercher querelle peut-être et nous faire un mauvais parti.

— Je vois que l'esprit guerrier de cette tribu n'a pas passé dans votre corselet, répondit le petit sylphe en riant, ne craignez rien, nous avons les traits de deux pourvoyeuses qui ne reviendront pas, car elles ont péri malheureusement.

J'eus aussitôt la preuve que notre ressemblance avec les défuntes était parfaite, car l'une des fourmis que je regardais nous pria de venir les aider, en leur langage que je compris comme j'avais compris celui des abeilles.

C'est à leur remorque que nous arrivâmes à la fourmillière, les petites esclaves accoururent et s'emparèrent du ver qu'elles emportèrent dans l'intérieur.

Je remarquai que de nombreuses ouvertures, ménagées à dessein, permettaient à la lumière de pénétrer dans la cité; des sentinelles gardaient toutes ces issues.

Quelle activité et quel ordre admirable régnaient dans cette ville souterraine! de petites galeries aboutissaient à des places soutenues par des piliers en terre, maçonnés par les fourmis ouvrières, à l'aide d'une espèce de lave formant mortier; nous visitâmes toute la cité sans oublier le parc aux provisions que les esclaves rangeaient sous des hangars, pendant que d'autres nettoyaient les galeries. Nous vîmes traire les pucerons, on faisait boire la liqueur qu'ils laissaient échapper aux faibles et aux malades.

Nous arrivâmes dans une grande salle au centre de la cité, c'était là qu'on élevait les enfants. Les nourrices, rentrant de la promenade, rangeaient les œufs à l'abri des courants d'air qui leur sont funestes. D'autres donnaient aux petits vers éclos la nourriture légère qu'elles leur avaient préparée; bon nombre surveillaient les nymphes (ou chrysalides) prêtes à sortir du fourreau de soie dans lequel elles s'enferment dans leur première enfance, et d'où elles ressortent insectes parfaits. Elles les aidaient dans cette phase pénible avec une précaution et une adresse merveilleuses, déchirant les fourreaux, dépliant leurs ailes et leurs pattes, guidant les premiers pas de ces adolescents qu'une nourriture substantielle allait bientôt rendre adultes!

Une pourvoyeuse se précipita dans la salle en annonçant toute haletante qu'elle avait rencontré l'avant-garde de l'armée qui ramenait de nouveaux esclaves et un riche butin.

A cette nouvelle, tout ce qui pouvait quitter la cité se précipita à toutes les issues pour aller au-devant des guerriers.

Nous suivîmes la foule, et du plus loin qu'on l'aperçut, on poussa des cris de : Vive l'armée! à nous étourdir.

Le chef marchait en tête. C'était une espèce de César. Nul ne connaissait mieux que lui les ruses et les ressources de la guerre; ne savait mieux trouver

les endroits faibles des assiégés, dresser un plan d'attaque, simuler de faux engagements pour masquer les véritables, commander et conduire un assaut avec plus d'audace et d'intrépidité.

Il s'avavançait la tête haute, dans tout l'orgueil du triomphe, lorsque, passant sur le piège d'un fourmilion, il disparut aux yeux du peuple consterné.

Hélas! cet affreux ver cornu dévorait le vainqueur comme une proie vulgaire.

— Voilà donc où va la gloire! dit mélancoliquement le sylphe.

La scène d'allégresse était changée en scène de désolation.

Nous avions repris notre forme, et le sylphe— pris de pitié à l'aspect des vaincus qui suivaient tristement le cortège, n'osant montrer ni le chagrin de leur défaite, ni la joie que leur causait peut-être la mort de leur ennemi, pour venger ces esclaves— détruisit la fourmillière absolument comme mon frère s'était acharné à détruire celle que nous avions rencontrée la veille. Je voulus arrêter le sylphe, mais en vain.

— Laissez-moi faire, pendant qu'elles reconstruiront leur demeure, les nations pacifiques qu'elles désolent suront la paix.

Feuilles, rameaux, chambres, piliers, mères, enfants, nourrices, étaient lancés dans les airs à une hauteur qu'une fourmi ne peut certainement apprécier, et retombaient asphixiés ou broyés par le bâton *formicide* du sylphe.

J'entendis des cris semblables à ceux que poussent les populations humaines fuyant un tremblement de terre. Le vertige de la peur pouvait seul imprimer une telle vélocité à la marche des fourmis qui fuyaient ce bouleversement. Elles se heurtaient, se renversaient, passaient les unes sur les autres sans égard pour l'âge ou le rang. A cette heure de suprême infortune, il n'y avait plus ni maîtres, ni esclaves, ni patriciennes, ni plébéiennes, toutes étaient égales devant un seul sentiment, celui de la terreur!

Les nourrices fuyaient aussi, mais chacune emportant un œuf, espoir de la patrie; grimpées aux faîtes des plus hautes herbes, malgré leur fardeau, elles y attendaient la fin de la tempête.

L'œuvre de destruction achevée, le sylphe s'assit près des ruines; je fis ainsi que lui.

Nous vîmes les fourmis échappées au désastre accourir sur les ruines de leur cité: les unes se précipitèrent dans les excavations qui devaient leur paraître des abîmes; quelques autres, réunies sur les hauteurs, discoururent sur les causes de ce qu'elles appelaient une *révolution physique de la terre*!

— Voilà donc, disaient ces Pléiades aux petites pattes, les commotions qui ont détruit nos anciens empires! Viennent-ils de l'air ou des entrailles de la terre? est-il possible de prédire leur retour, et de s'en garantir? là, comme dans les anciennes cités détruites, le sol a été ravagé à des milliers de pieds de profondeur, pieds de fourmis, comme on peut croire. Elles formaient des conjectures et commençaient à se disputer, quand celles qui avaient exploré les excavations accoururent les mandibules hérissées d'horreur.

— Le *formica* s'est joint à cette grande convulsion de la nature, dirent-elles, indépendamment des victimes ensevelies sous les éboulements, nous avons trouvé de longues files de cadavres frappés comme par le même courant d'air.

— Par mes coups de bâton, dit le sylphe.

— Le *formica* est là! s'écrièrent les discoureuses s'enfuyant de nouveau épouvantées.

Le sylphe et moi fûmes littéralement couverts par cette noire avalanche de fourmis; la terreur me réveilla, je criais au secours, et passais mes mains sur ma figure et mes bras pour me débarrasser des fuyards.

Nos promenades continuèrent. Ces premières instructions de mon père nous attiraient vers les autres insectes que nous rencontrions; mon père nous les nommait et nous les faisant connaître. Je revis en rêve mon petit sylphe, et s'il plait aux jeunes lectrices, elles le verront encore.

M^{me} SURVILLE

REVUE MUSICALE

DE LA MUSIQUE EN FRANCE

En attendant la représentation toujours promise et toujours ajournée de l'*Africaine*, en attendant le futur billet de MM. de Saint-Georges et Jacques Offenbach, et toutes les nouveautés qu'on nous prépare pour l'hiver, jetons un coup d'œil sur l'Opéra français, qui ne prit réellement de développement qu'à l'époque de la mort de Lulli, arrivée en 1687; ce compositeur, dont on ne peut contester le talent, ne permettait à aucun autre de faire représenter des œuvres musicales.

L'Opéra languit jusqu'à la venue de Campra, un des plus célèbres et des plus féconds musiciens français. Son premier ouvrage, *L'Europe galante*, fut un coup de maître. A la mélodie traînante et monotone de Lulli, il fit succéder un rythme plus varié et une coulure moins triste. La plupart des airs de *L'Europe galante* devinrent populaires; Campra fit représenter à l'Académie royale de musique dix-huit ouvrages qui eurent tous de grands succès.

En 1700, il se fit une véritable révolution dans la musique de théâtre, par l'introduction d'un instrument, sans lequel on a peine à imaginer qu'il ait pu exister des orchestres. Montéclair fut le premier musicien qui introduisit la contre-basse dans l'orchestre de l'Opéra. La partie de basse était auparavant confiée à des basses de violes, instruments sourds qui n'avaient aucune vigueur, et qui ne pouvaient pas soutenir l'harmonie aussi puissamment que le formidable adversaire qui vint les remplacer.

En 1733, parut le premier ouvrage de Rameau, *Hippolyte et Aricie*, qui produisit une sensation inexprimable. On eut d'abord de la peine à s'accoutumer à ce genre de musique, qui s'éloignait totalement de tout ce qu'on avait entendu jusque-là. Mais la richesse et la variété des accompagnements, la force de l'harmonie, les nouveaux tours de chant, la coupe inusitée des airs de danse, toutes ces nouveautés finirent par jeter les spectateurs dans l'enivrement.

A *Hippolyte et Aricie* succédèrent les *Indes galantes*, qui plurent encore davantage. A une des reprises de cet opéra, Rameau ajouta un nouvel acte, celui des Sauvages, dont tout le monde connaît la belle marche que Dalayrac a fort heureusement intercalée dans

le deuxième acte de *Azemia*. Puis vint *Castor et Pollux*, qui passe pour le chef-d'œuvre de son auteur, et où l'on trouve en effet d'admirables morceaux. Rameau, quoique âgé de cinquante ans à son début dans la carrière dramatique, fit représenter seize opéras, bien qu'il eût renoncé au théâtre les dix dernières années de sa vie. Il fut le premier qui employa les clarinettes à l'orchestre, dans son opéra d'*Acanthe et Céphise*, représenté en 1731, pour la naissance du duc de Bourgogne.

En 1752, une grande innovation eut lieu à l'Opéra; des comédiens italiens vinrent donner des représentations à l'Académie royale de musique; ils débutèrent, le jeudi 1^{er} octobre 1752, par la *Serva Padrona*. Le grand succès qu'ils obtinrent leur suggéra de nombreux antagonistes; c'est alors que prit naissance la guerre des Bouffonnistes et des Lullistes; ces derniers eurent l'avantage en 1754, et les Italiens retournèrent dans leur pays. Leur séjour en France ne fut pourtant pas sans influence sur la musique française, qui prit dès lors une allure plus franche et plus enjouée. Malgré son immense succès, le *Devin de village* ne fit point naître d'ouvrages du même genre à l'Opéra, mais l'Opéra-Comique prit naissance par les traductions et même par les ouvrages nouveaux qu'on commença à jouer à la Comédie-Italienne. Pendant vingt ans, le grand Opéra fut dans un état de décadence qui le mit à deux doigts de sa perte, et l'on croyait bien qu'il ne pourrait jamais se relever de sa victoire sur les Bouffons italiens, lorsque enfin Gluck parut en 1774.

L'Iphigénie en Aulide fut suivie de près d'*Orphée et d'Alceste*. Piccini, précédé de la plus brillante réputation, vint faire jouer à Paris son *Roland*. Gluck riposta à *Roland* par *Armide* et *Iphigénie en Tauride*; Piccini répondit à ces deux chefs-d'œuvre par *Didon*. Puis arriva à Paris, en 1783, Sacchini, âgé de près de cinquante ans. Ses premiers ouvrages, *Renaud*, *Chimène* et *Dardanus*, n'excitèrent pas le même enthousiasme que les premiers ouvrages de Gluck et de Piccini, parce qu'on était déjà familiarisé avec ce genre de musique, et que l'attrait de la nouveauté n'était plus aussi grand. Il n'en fut pas de même d'*Oedipe à Colonne*; l'intérêt du poème permit de sentir toutes les beautés de cette ravissante musique

si simple, si suave, et si dramatique en même temps.

Après la mort de Sacchini, qui eut lieu le 7 octobre 1789, les compositeurs français rentrèrent en possession du théâtre de l'Opéra; mais la révolution musicale était achevée, et tous les ouvrages nouveaux étaient écrits dans le système de ceux de Gluck et de Piccini. On distingua quelques opéras de Catel, Méhul, Lesueur, Berton, Grétry, etc., mais depuis longtemps on n'avait entendu aucun de ces ouvrages qui font époque, lorsqu'enfin Spontini parvint, avec des peines infinies, à faire représenter sa *Vestale* en 1807. On peut encore se rappeler quelle sensation excita l'apparition de cet ouvrage. *Fernand Cortez* fut moins heureux, ce ne fut même qu'à sa reprise, en 1816, que la réussite en fut complète.

Spontini quitta bientôt Paris pour aller diriger l'Opéra de Berlin. Le peu de succès de son dernier ouvrage, *Olympie*, pouvait faire supposer que son génie s'était épuisé dans ses deux premières œuvres, et cette perte ne fut que médiocrement sentie.

Cependant l'art du chant, qui avait fait de grands progrès en France, était resté complètement stationnaire à l'Opéra. Rossini, arrivé depuis peu à Paris, et engagé à écrire pour ce théâtre, exigea, avant tout, qu'on lui donnât des artistes remarquables, et l'on fit débiter mademoiselle Cinti.

Ce fut le premier pas vers la révolution qu'opérèrent à l'Académie royale de Musique le *Siège de Corinthe*, le *Comte Ory*, *Moïse*, les débuts de Levasseur, la retraite de Dérivis père, et les progrès d'Adolphe Nourrit. M. Auber donna *la Muette*, et le succès de cet ouvrage fut immense; *Guillaume Tell* fut moins heureux à son apparition; mais, aujourd'hui, toutes les beautés de ce chef-d'œuvre sont appréciées, et le public ne peut se lasser de l'entendre.

Nous connaissons les phases musicales qui se sont accomplies à l'Opéra depuis cette époque. Il est donc inutile de continuer l'historique de ce théâtre, dont nous avons puisé les détails dans une excellente notice de M. Adolphe Adam.

MARIE LASSAVEUR.

Correspondance

COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE XII. — 1 et 2, Parure chanoinesse — 3 et 4, Parure en application — 5, Dessin pour jupon — 6, Entre-deux — 7, Écusson avec H. L. — 8, Écusson avec Fanny — 9, H. J. enlacés — 10, Écusson avec Minnie — 11, Écusson avec J. — 12, Mouchoir élégant avec écusson et O. M. enlacés — 13, C. A. avec couronne — 14 et 15, Entre-deux — 16, C. P. — 17, A. G. enlacés — 18, Mouchoir assorti à la parure chanoinesse, avec écusson et A. L. enlacés.

COTÉ DES PATRONS.

19, J. D. H. — 20, Anna — 21, J. D. H. — 22, A. B. — 23, B. D. — 24, M. D. — 25, Écusson. — 26 à 31, Paletot de petit garçon — 32 à 35, Brassière — 36 à 42, Camisole de poupée — 43 à 46, Écran — 47 et 48, Bénitier — 49 et 50, Essuie-plumes — 51, Crochet ananas — 52, Porte-lettres.

Jeanne à Florence.

La neige emplit le noir sillon,
La lumière est diminuée,
Ferme ta porte à l'aiglon,
Ferme ta vitre à la nue.

Et allume ton feu, aurait dû ajouter le poète. Faute d'avoir pensé plus tôt à ce détail, je viens de me morfondre pendant une heure, en proie aux plus tristes pensées, laissant un libre accès à de mauvais mouvements, à des sentiments tout à fait répréhensibles. Croirais-tu, Florence, que la noire jalousie m'a mordue au cœur, et que je me suis prise à me demander avec aigreur pourquoi j'étais condamnée à vivre six mois sous un ciel nébuleux, exposée aux intempéries d'une horrible saison, tandis que, mon amie, Florence va chercher le soleil où il brille, et le beau temps où il règne.

Entrée dans cet ordre d'idées, je m'y suis si bien enfoncée, qu'après avoir écrit trois pages de doléan-

ces, il me semblait n'avoir rien dit. J'allais tourner ma quatrième page, lorsque, jetant instinctivement les yeux du côté de la cheminée, j'ai découvert tout à coup le secret de ma mauvaise humeur: mon feu s'était éteint, et je subissais la pernicieuse influence du froid qui me gagnait insensiblement.

Vite alors, j'ai rapproché mes bûches, et chiffonnant mon élégie, la mettant en contact avec une allumette, je m'en suis servie pour faire revivre la flamme qui s'élance maintenant claire, brillante, et jette dans ma chambre autant de joie et de gaieté que mon foyer éteint y répandait, tout à l'heure, de morne tristesse.

Et voilà que le cours de mes idées est complètement changé: la chaleur, en montant jusqu'à mon cœur, en a chassé les mauvais sentiments que je te confessais, et qui se sont enfuis comme ces tristes oiseaux que chasse un rayon de soleil.

Quant à la lettre en question, elle n'existe plus qu'à l'état de débris noircis que la flamme entraîne dans sa marche ascensionnelle : image de l'année qui finit et va bientôt disparaître.

Que tu as passé vite, chère année de ma jeunesse ! Encore quelques jours, et tu m'auras échappé. Oh ! ne nous quitte pas encore : j'ai fait si peu de bien ! que de bons désirs non réalisés ! que de projets qui n'ont point reçu leur exécution !

Ne nous quitte pas, car je t'aime, vois-tu, comme on aime le lieu où l'on a vécu de bons et de mauvais jours, le témoin de ses joies et de ses peines. Ne m'as-tu pas fait goûter les douceurs de l'amitié et apprécier la santé en m'envoyant des heures de souffrances ? Va, tu ne mourras pas tout entière ; le souvenir de tes bienfaits te survivra, et, comme une trace lumineuse, éclairera ma route longtemps après ton départ.

Et toi, nouvelle année, que seras-tu pour nous ? Tu m'apparais sous la forme du sphinx antique. Tout est mystère en toi, et c'est en vain que je voudrais soulever les voiles qui t'entourent : à chacun de tes jours est dévolu le droit de les arracher un à un.

Sans doute, la science en a déjà écarté plusieurs ; mais les pâles lueurs qu'elle répand sur toi ne suffisent point à me révéler tes traits. Est-ce la paix ou la guerre que tu portes dans le pli de ton manteau, et les mains que tu tiens encore fermées laisseront-elles échapper des biens ou des maux ?

Nul ne le sait, et pourtant chacun t'appelle. Tu n'es pas née, et déjà l'on dispose de toi. Tu n'as rien promis, et pourtant on attend, celui-ci fortune, celui-là santé, tous bonheur.

Pauvre année, que ta tâche est lourde ! Puisse la légion des bons génies se réunir pour te doter richement, et chasser les malignes influences qui pourraient paralyser ta bienfaisante action !

Va donc, éclaire les peuples dans l'ignorance, rapproche ceux qui sont divisés, fais succéder partout le règne de la paix et de l'intelligence à celui de la guerre et des forces brutales. Et surtout, sois un peu moins avare du soleil du bon Dieu que ne l'a été ta sœur et devancière : c'est là mon dernier vœu.

Et ce serait mon dernier mot, si je ne tenais à ajouter à tout ce verbiage deux lignes auxquelles je confie le soin de te porter, ma Florence, ainsi qu'à nos amies, les souhaits les meilleurs, les plus sincères qu'il soit possible de former.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, *PARURE CHANOINESSE*, à broder sur mousseline ou sur toile, au plumetis et point de sable, ou au feston léger. Ce joli dessin peut également se broder en application de nansouk sur tulle d'Alençon. La manchette, qui se coud sur une manche de jacobas ou de nansouk, est assez large pour passer la main, et rend inutiles boutons et boutonnières. Au bord du col et des manchettes, on peut ajouter une petite valenciennienne ou une guipure très-basse.

3 et 4, *PARURE* en application de nansouk sur tulle d'Alençon, cordonnet et feston léger ; le trait simple se fait au cordonnet, et le double trait au feston. Le n° 4 est la bande destinée à garnir la manche de tulle formée de deux ou trois bouillonnés.

5, *DESSIN* pour jupon.

6, *ENTRE-DEUX*, plumetis et point de sable pour objet de layette ou de trousseau.

7, *Écusson* nouveau avec *H. L.*, plumetis et point de sable.

8, *Écusson fleuri* avec *Fanny*, romaine, plumetis et point de sable.

9, *H. J.* enlacés, anglaise et romaine, plumetis et point de sable.

10, *Écusson* avec *Minnie*, romaine, plumetis et cordonnet.

11, *Écusson léger* avec *J.*, anglaise, plumetis et cordonnet.

12, *MOUCHOIR ÉLÉGANT* avec écusson et *O. M.*, enlacés, anglaise, plumetis, cordonnet et point de sable.

13, *C. A.*, gothique, avec couronne, plumetis.

14 et 15, *ENTRE-DEUX* pour objet de layette ou de trousseau, plumetis et point de sable ou bien feston léger et cordonnet.

16, *C. P.*, romaine ornée, plumetis.

17, *A. G.* enlacés, anglaise, plumetis.

18, *MOUCHOIR* assorti à la parure chanoinesse, avec écusson et *A. L.* enlacés, plumetis et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

19, *J. D. H.*, gothique, plumetis.

20, *Anna*, anglaise, plumetis.

21, *J. D. H.*, fantaisie, plumetis.

22, *A. B.*, anglaise, plumetis.

23, *B. D.*, gothique, plumetis.

24, *M. D.*, anglaise, plumetis.

25, *Écusson*, plumetis et point de sable.

26 à 31, *PALETOT* DE PETIT GARÇON de six à huit ans.

26, Devant.

27, Dos.

28, Manche, dessous.

28 bis, Manche, dessus.

29, Parement de la manche.

30, Col.

31, Croquis du paletot.

Ce vêtement très-simple, et par cela même bien porté, se fait en drap velouté, et se borde, à cheval, d'un ruban ou d'un lacet. Les poches se font comme celles du paletot de femme donné le mois dernier.

Le col doit être rabattu, en suivant la ligne ponctuée qui, sur la planche, le divise en deux parties.

Le même patron peut servir pour petite fille, si on lui donne plus d'ampleur, à partir de la lettre A jusque dans le bas, où l'on doit ajouter de 3 à 5 centimètres de chaque côté.

On le borde, comme celui de petit garçon, d'un lacet ou bien d'un ruché de taffetas, dont la tête est cousue à l'envers, ou enfin d'une garniture d'astrakan, haute de 3 centimètres.

Au véritable astrakan, qui se vend 12 fr. le mètre (5 centimètres de haut), on substitue généralement une imitation qui se trouve dans toutes les maisons de draperies et revient infiniment moins cher.

32 à 35, *BRASSIÈRE*.

32, Moitié de la brassière.

33, Manche.

34, Col.

35, Croquis de la brassière.

Ce patron peut à la fois servir pour les chemises

de baby, en toile fine, garnies de petites bandes festonnées; pour les brassières de molleton, qui se bordent à cheval d'un ruban de fil, et enfin pour la brassière de dessus en piqué ou en brillant. Cette dernière se garnit, comme la chemise, d'une bande bordée et festonnée ou d'une petite dentelle. La manche doit avoir un revers, comme le croquis l'indique.

36 à 42, CAMISOLE DE POUPEE.

36, Devant (un ourlet et deux plis).

37, Dos (avec coulisse).

38, Manche.

39, Col.

40, Poignet de la manchette.

41, Manchette.

42, Croquis.

M^{me} Herbillon garnit ce gentil modèle d'une petite bande festonnée.

43 à 46, ÉCRAN.

Ce nouvel écran est d'une facile exécution. On fait d'abord une carcasse en laiton, en suivant les contours du patron n° 43. Pour rendre plus solide cette carcasse, on peut mettre le laiton double.

On taille, sur le patron n° 43, un morceau de canevas, et on le coud sur le laiton, de manière à ce qu'il soit bien tendu.

On fait sur ce canevas, en soie d'Alger verte, grosse ou bleu-Louise, un point diamanté, dont le détail est donné au n° 43, et dont voici l'explication : On recouvre d'abord un point (de gauche à droite, sans croiser), puis deux points à la fois, en piquant l'aiguille au-dessous du premier; puis trois points à la fois, piquant toujours l'aiguille au même endroit; puis deux, puis un seul. On obtient ainsi un petit carré au-dessous, et à côté duquel on en fait de semblables.

Le fond terminé, on fait la guirlande en cuir, qu'on peut trouver toute montée, chez M^{me} Legras, avec les fournitures de l'écran. Celles de nos amies qui ont les instruments nécessaires à la confection des fleurs en cuir dessineront la guirlande n° 44 sur un morceau de peau bien souple, découperont le dessin, plongeront la guirlande ainsi découpée dans de l'eau, la retireront, et, après l'avoir essuyée, feront avec l'instrument dit *lanque de carpe*, les nervures des feuilles (une grande du haut en bas, et de petites partant de celle-ci et se terminant aux bords de la feuille).

Cela fait, on moule les feuilles, c'est-à-dire qu'avec les doigts on cherche à leur donner la forme qu'elles ont dans la nature. Entre le pouce et le médium, on saisit le milieu de la feuille (en dessous), et on pince fortement, pour creuser au milieu une profonde nervure. Avec les mêmes doigts, on pince les bords de la feuille de distance en distance.

Les tiges se roulent sur elles-mêmes, c'est-à-dire qu'on ramène en dessous les bords, en arrondissant le dessus.

Puis on laisse sécher.

Nous avons déjà dit que pour le liseron, on taille un rond du diamètre d'une pièce de cinq ou de dix centimes.

Après l'avoir mouillé et essuyé, on place ce rond sur l'ouverture du goulot d'une petite bouteille; on l'enfonce dans le goulot en appuyant fortement le petit doigt au milieu, et l'on voit peu à peu la cloche se former et les bords se plisser comme dans la nature.

Quand le liseron est sec, on le perce au milieu avec un poinçon, et on introduit dans ce milieu une petite

bande de cuir, longue de quatre centimètres, très-étroite, et dont le haut est découpé en lanières très-fines qu'on vrillonne, et qui forment le cœur du liseron; on introduit ensuite la tige dans le trou.

Avec un pinceau, on enduit ensuite le tout d'une teinture brune, puis d'un vernis, et on coud enfin la guirlande au milieu de l'écran qu'on double d'un léger taffetas de même couleur que le fond.

Le bord du laiton se recouvre d'un petit ruban sur lequel on peut ajouter une torsade, une ruche ou un effilé.

A la partie supérieure, on adapte un manche en bois ou en ivoire, comme l'indique le n° 46. Faut-il répéter que les fournitures de fleurs en cuir se trouvent chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

47 et 48, BÉNITIÈRE. Ce travail a beaucoup d'analogie avec celui de l'écran.

Le fond du bénitier se fait également en tapisserie (point diamanté) sur le patron n° 47.

Quand le fond est terminé, on le coud sur une planchette de même forme et d'un bois assez tendre pour que l'aiguille puisse le traverser. Cette planchette se trouve chez madame Legras.

On double d'une percaline; sur les bords, on colle de grosses perles en cuir, et, au milieu, la croix et ses attributs, que l'on trouvera tout faits.

Enfin, au pied de la croix s'adapte un petit bénitier. C'est un charmant objet qui ne revient pas bien cher.

Au fond de tapisserie, on pourrait substituer le velours.

48, CROQUIS DU BÉNITIÈRE.

49 et 50, ESSUIE-PLUMES.

Le n° 49 offre à la fois le patron et le dessin de l'essui-plumes. Ce rond se taille en peau ou en velours. Les palmes sont en cuir frappé, et se vendent toutes préparées. Le reste du dessin se brode en sou-tache d'or avec petites perles noires.

Le n° 50 est l'essui-plumes monté. Pour cette monture, qu'on peut faire soi-même, on taille cinq ronds de drap du même diamètre que le n° 49; on découpe le bord à petites dents.

Deux ronds doivent être conservés pour former le dessus et le dessous de l'essui plumes; il faut couper en quatre les trois autres pour faire les cornets dans lesquels on introduit les plumes qu'on veut essuyer.

Chaque cornet se fait avec le quart d'un rond de drap dont on réunit les côtés par quelques points.

On dispose les douze cornets sur un rond de drap, les y fixant par quelques points; on ajoute dessus un second rond qu'on fixe de la même façon, et enfin le rond brodé auquel on ajoute une poignée : anneau, tête de levrette, etc.

C'est un ouvrage très-gentil et fort vite fait.

51, CROCHET ANANAS.

Ce nouveau crochet, que nous annonçons le mois dernier, est surtout convenable pour couvre-pieds. Il se fait en laine *dix fils*, avec un gros crochet d'ivoire qui diffère légèrement des anciens.

Faites une chaîne, — tournez la laine cinq fois sur le crochet. — Piquez le crochet dans une maille de la chaîne, et ramenez à la fois la laine dans les cinq tours que vous venez de faire autour du crochet, et qu'il faut avoir soin de ne pas trop serrer, afin de pouvoir passer plus facilement au milieu. — Faites une maille-chainette, tournez cinq fois la laine autour du

crochet, piquez-le dans la maille suivante (on en passe une) et continuez comme tout à l'heure en ramenant la laine au milieu des cinq tours.

Au second rang, on procède de la même manière, en ayant soin seulement d'alterner les *ananas* comme le marque le n° 51.

52, PORTE-LETTRÉS. Ce croquis est celui du porte-lettres que nos amies recevront avec ce numéro.

EXPLICATION DU PORTE-LETTRÉS.

Ce porte-lettres fleuri n'exigera pas plus de travail que la corbeille de l'an passé, si bien accueillie de nos abonnées.

Il se compose de quatre parties : un grand côté, un petit et deux soufflets, qu'on doit plier en deux (dans le sens de la hauteur) et placer à droite et à gauche entre les côtés.

Pour réunir entre elles ces quatre parties, on peut opérer de deux manières :

1° Fermer le porte-lettres dans le bas par une petite bande de papier doré qui réunit le grand côté au petit ; rattacher de la même façon les deux soufflets aux deux côtés.

2° Avec un poinçon, faire aux quatre coins des côtés et des soufflets des trous assez grands pour passer un morceau de faveur de 30 centimètres de long, qu'on passe à la fois : 1° dans le premier angle du grand côté (en haut, à gauche) et dans le même angle du soufflet, après quoi on fait une rosette ; 2° dans le premier angle du petit côté (en haut, à gauche) et dans l'angle droit du soufflet, après quoi une rosette comme tout à l'heure ; 3° enfin, dans le deuxième angle du petit côté (en bas, à gauche), puis dans les deux trous que l'on a percés en bas du soufflet, et aussi dans le deuxième angle du grand côté (en bas, à gauche).

Même opération pour le côté droit du porte-lettres. Cela fait, il suffit de fermer le bas en y collant une étroite bande de papier blanc ou doré, et de percer à la partie supérieure du grand côté un trou dans lequel on passe une faveur qu'on noue, et qui sert à attacher le porte-lettres à côté de la cheminée.

MODES.

Aimez-vous le violet ? on en a mis partout. Oui, vraiment, chères amies, car la fameuse nuance *fuchsia* ou *fuchsia*, dont on parle tant, n'est qu'une modification du violet, cette couleur jadis si délicate, à laquelle la chimie vient de donner une solidité à toute épreuve, en même temps que des tons charmants. Aussi, le rouge, qui tenait l'hiver dernier une si large place dans vos toilettes, est-il complètement détrôné, et ce n'est que justice : on a tant abusé de l'écarlate !

Avouez, mes belles demoiselles, que le jupon rouge n'a jamais eu vos sympathies, et que vous vous réjouissez de voir une nuance plus sombre prendre sa place. Vous aimez bien mieux, j'en suis sûre d'avance, le jupon *fuchsia* en beau mérinos, et que madame Foucqueteau garnit d'un velours noir ou d'une grosse ruche.

Pour aller avec ce jupon, vous trouverez au *Grand-Frédéric* (faubourg Saint-Honoré), des bas de même couleur, et aussi un gant en mérinos si souple, si doux, que les mains les plus fines le préféreront au chevreau.

Enfin, la casaque de flanelle, dont je vous parlais l'hiver dernier comme d'un vêtement commode et chaud, revêt aussi la livrée violette.

Cette casaque de flanelle est tantôt ajustée à la taille, avec petites poches devant, ou bien large et flottante comme une chemise. Elle peut se mettre par-dessus le corsage de la robe, ou bien ce qui me semble préférable, sur le corset, avec une jupe quelconque ; par-dessus la casaque, au lieu d'un corsage, endossez votre petit zouave, et sortez bravement sans craindre rhume ni bronchite.

Le *Grand-Frédéric* a encore une autre nouveauté d'hiver qui sera fort goûtée de vos mamans : c'est un gilet anglais en laine tricotée qu'on met par-dessus son corsage avant de sortir, et qui vous permettra de porter longtemps encore votre grand burnous arabe, si commode pour vous envelopper, mais si léger sur les épaules frileuses.

Enfin, comme il est sage de prendre des mesures contre un mal qu'on ne saurait éviter, je vous recommande fort les guêtres en tricot, grâce auxquelles vous pourrez faire une promenade en voiture, ou un trajet en chemin de fer, sans courir les risques de vous en revenir toutes transies et gelées.

Pour les babies, les guêtres en chevreau, doublées de flanelle, sont parfaites.

Sur les chapeaux, vous retrouvez encore la nouvelle nuance, témoin celui-ci que nous avons vu dans la maison Tarot, 40, rue Sainte-Anne : passe-claire couverte de petites dentelles ; fond tombant en velours noir, bavolet de velours, liseré de violet, chou en ruban violet, posé sur le côté, mais très haut.

Un autre chapeau, qui nous a paru fort joli, était en taffetas piqué blanc, avec coquillé de velours bleu de chine rattaché par un tout petit bouquet de boutons de roses, le tout très-haut sur la passe ; dessous, un autre coquillé également retenu par des boutons de roses ; brides de velours bleu de Chine.

Une capote habillée, en tulle blanc, avec bavolet de velours noir, liseré de taffetas blanc ; sur la passe, cinq plis de dentelles et de blanches ; et, niché dans la dentelle, un bouquet de boutons de rose-roi. Dessous assorti.

Pour jeune femme, un chapeau en velours rose-roi ; bavolet couvert d'une haute dentelle ; sur la passe, une longue plume frisée du bas et retenue par un papillon de velours.

Pour grande toilette, un chapeau avec passe claire ; calotte en velours royal blanc ; bavolet en tulle couvert d'une haute blonde ; sur la passe, une fauchon de tulle Maline, formant des plis bien mousseux et allant se nouer sous le menton ; de côté, un gros chou en plume d'autruche blanche ; brides et ornement du dessous en velours Solferino.

Pour les petites filles de cinq à douze ans, tous les chapeaux ont la forme Tudor, en velours noir avec longue plume blanche ou rouge, rattachée par un nœud de velours, ou bien une aigrette en plumes.

Au-dessous de cinq ans, les babies portent toujours des capotes piquées, ornées de choux ou de chichorées.

Quant aux coiffures, elles se porteront très-élevées sur le sommet de la tête, soit en diadème, soit entièrement rendes et formant bourrelet. Voici le détail de celles que nous avons vues chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

Coiffure en sorbier noir monté en ombelles, avec

feuillage vigne vierge diamanté, et rose blanche sur le côté.

Une autre, tout en feuilles de vignes diamantées avec grosse grappe de raisins noirs sur le côté.

Une troisième formant *Cérès* en petites branches de corail et barbe de dentelle d'or.

Les trois précédentes conviennent pour jeunes femmes.

Pour jeune fille, nous aimons beaucoup les couronnes très-touffues en myosotis, sorbier, violettes ou pâquerettes, ou bien les résilles en chenilles de couleur, ou encore un simple ruban lamé, passé dans les cheveux.

Avec cette dernière coiffure, convenable pour petite soirée ou pour concert, nous conseillons une jolie robe de Virginie Vasseur, rue de Rivoli: en taffetas pékin vert et blanc, cette robe avait une jupe tout unie et un corsage croisé, formant bretelles, sur une chemisette montante.

Virginie Vasseur fait en velours noir beaucoup de ceintures *suissesses*, formant la pointe devant et derrière. Ces ceintures, qu'on trouve toutes préparées à la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, se placent surtout sur des robes de taffetas dont le corsage très-décolleté est terminé par une guimpe suisse, montante et plissée: c'est jeune et charmant.

La ceinture suisse se fait aussi pour enfant; nous l'avons vue sur une robe de taffetas fantaisie bleu et noir; le devant de la jupe était garni d'une bande de velours noir, ornée de boutons noirs et allant en s'élargissant dans le bas; les manches bouffantes avaient un revers et un jockey en velours noir. Corsage montant.

La garniture dite *Isabelle*, qui se fait en point d'Espagne, se place sur les robes tout unies, en taffetas, en popeline ou en épinglé. Elle se compose d'une espèce de brand-bourg et d'un jockey.

Les étoffes d'hiver étant fort épaisses, on ne met généralement sur les jupes que des boutons plus ou moins riches: ou les ornements de passementerie dont nous parlions le mois dernier, palmes, grappes de raisins, fleurs, qui se placent du haut en bas de la jupe.

Les robes de taffetas sont garnies de petits volants ou d'un bouillonné de 30 centimètres de haut, retenu de distance en distance par des chevrons en velours. Nous avons vu une jupe de taffetas noir garnie de cette façon: le bouillonné de même couleur était retenu par de larges chevrons en velours noir.

La jupe était, de plus, ornée du haut en bas d'une large bande de velours noir avec boutons noirs en passementerie. Les manches, bouffantes sur le dessus, avaient jockeys et revers en velours.

Les confections, vu leur ampleur et leur longueur, se font beaucoup plus en drap qu'en velours. — Nous avons remarqué aussi des casaque demi-ajustées en taffetas noir piqué et ouaté; c'est très-joli pour jeunes filles.

Quant à la chaussure, rien n'est changé, et les bottines de chevreau à élastiques, doublées de flanelle, demeurent ce qu'il y a de plus commode. Pourtant, nous devons vous signaler les nouvelles bottines entièrement élastiques, qui ont le double avantage de chauffer parfaitement et d'être imperméables à l'eau.

On fait avec le même tissu, pour enfants et pour jeunes filles, des guêtres sans boutons ni boucles qui se passent comme un gant, et dissimulent une chaus-

sure un peu défraîchie: rien de plus commode ni de plus économique (rue de Marengo, 2).

Maintenant, chères enfants, qu'attendez-vous de moi? Mille souhaits de bonne année, n'est-ce pas? Je vous les envoie de bon cœur, les glissant dans le porte-lettres qui leur servira de passeport, et sera bientôt suivi du calendrier de 1861, que votre journal vous destine, délicieuse aquarelle dans laquelle M. Dupuy s'est surpassé.

Est-ce tout? Pas encore, car je vous connais, et sais bien que votre plus grande préoccupation, en ce moment, est le choix des souvenirs que vous destinez à toutes vos amies.

Je vais donc vous tirer d'embarras en vous signalant les nouvelles jardinières de madame Beaussier, qui sont en même temps les plus charmantes bonbonnières que vous puissiez rêver, et celles de la maison Huret (boulevard Montmartre, 22), que vous ne pourriez voir sans en souhaiter de pareilles.

Et si cela ne vous suffit pas, vous choisirez un des bijoux de Gueyton (10, rue d'Alger), une agrafe, une broche, des boutons, l'un de ces bénitiers byzantins qui sont de vraies merveilles, ou encore une croix de Jeannette.

Je vous recommande particulièrement de nouveaux petits colliers de jeunes filles, tout à fait simples et charmants, et qui ne coûtent que trente francs, puis aussi l'*escarcelle* en velours dont nous avons déjà parlé, et qui maintenant trouve généralement place dans les corbeilles de mariée. Gueyton, en y ajoutant une ceinture du même style que le fermoir, a fait de l'*escarcelle* une parure d'un goût très-pur et vraiment artistique.

Que vous dirai-je encore? Oh! bien des choses, si j'en avais le temps, car les pensées que vous suggère la fin d'une année sont nombreuses et variées aussi. Après avoir parlé des étrennes, qu'il vous suffit peut-être de désirer pour les posséder aussitôt, enfants gâtées que vous êtes, il serait bon de vous rappeler que si vous recevez d'une main, il faut donner de l'autre, et que, pour être vraiment heureuses le 1^{er} janvier, il faut faire des heureux. Vous le savez bien, et vous vous proposez, j'en suis sûre, d'être généreuses, et de prélever sur vos pensions la dime sainte. Est-ce assez? Je voudrais, pour réponse, vous montrer les échantillons d'une charité aussi active qu'ingénieuse, que nous a envoyés l'une de nos amies. Vous verriez le parti que l'on peut tirer de tous ces chiffons que vous ne croyez bons à rien; restes de robe, morceaux de soie, de velours, de drap, avec lesquels les adroites mains dont nous parlons ont confectionné une foule d'objets utiles, cravates, sacs, gilets, ménagères destinés à servir d'étrennes aux petits enfants des écoles ou des asiles. N'est-ce pas une idée touchante? J'espère que, de plus, elle sera féconde, et qu'il n'est pas une seule d'entre vous qui n'apportera son épi à la grosse gerbe des étrennes du pauvre. Le temps est précieux, je le sais, et les loisirs bien courts pendant le mois de décembre, aussi je ne vous demande que dix minutes, qui vous suffiront largement à transformer ce morceau de barré en une cravate bien chaude que vous serez tout heureuse de passer au cou de cette petite fille qui n'a point, comme vous, de bonnes fourrures. Cherchez donc les morceaux en question (35 centimètres de long sur 15 de large), remplissez de ouate, faites un

surjet dans le sens de la longueur, attachez un ruban à chaque bout : le collier est fini, et mon sermon aussi.

Puisse, chères enfants, l'année 1860 emporter, en s'envolant, tristesses et souffrances, et ne vous laisser que de doux souvenirs qui vous permettront de saluer joyeusement la venue de sa jeune sœur ! c'est le vœu de vos amies au nombre desquelles votre journal demande la permission de s'inscrire.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Toilette de jeune femme. — Robe de poulx de soie, jupe unie, casaque soutachée, chemisette de nansouk, ceinture suisse et cravate en velours. — Bonnet Charlotte Corday.

Toilette de jeune fille. — Robe de taffetas, jupe ornée d'un grand volant, surmonté d'une ruche et terminé par une bande de velours et deux petits volants. — Corsage montant, plat et rond, orné d'une ruche formant brandebourg, et de la ceinture suisse avec nœud plat à longs bouts. Manches à coudes avec revers et jockeys. — Col et manches de nansouk. — Résille de chenille avec nœud de velours noir sur le côté.

Toilette de petite fille. — Robe gros grain, jupe ornée dans le bas d'un quadrillé de velours noir. — Corsage décolleté carrément, garni devant d'un quadrillé de velours, et dans le haut d'un apîcement bordé de velours, et orné de boutons. — Chemisette de mousseline. — Résille en lacet groseille avec nœud de même couleur.

Mosaïque

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu ! c'est craindre d'être trop heureux ; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses ; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix, trop de consolation dans l'amour de Dieu, trop de détachement pour les passions qui nous rendent misérables.

FENELON.

Un esprit qui ne se laisse pas attrister par des bagatelles, finit par ne plus les apercevoir, tandis que ceux qui semblent prendre plaisir à se préoccuper de mille petits ennuis, parviennent à les changer en soucis véritables, qui envahissent leur vie et les privent d'une grande partie de leur bonheur.

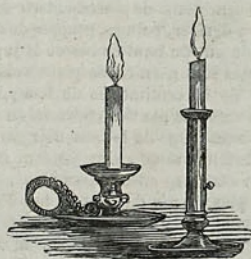
(Les Petites choses.)

Mot de la Charade de Novembre : RAT-EAU.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : Il ne faut pas mettre la charrue devant les bœufs.

RÉBUS

A



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.